

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

SALOMON JUNEAU.

Sur la rive ouest du Lac Michigan, s'élève la jeune et grande ville de Milwaukee, arrosée par la rivière de ce nom. Sa date de naissance ne remonte pas loin et pourtant sa population compte déjà plus de cent mille âmes. Si le plus vieil habitant de Milwaukee n'est pas, comme celui de San Francisco, à peine majeur, il n'a pas encore atteint du moins la quarantaine.

Cette ville est avant tout essentiellement commerciale. Comme plusieurs cités de l'ouest, ce futur grenier du monde, elle s'occupe du commerce de grain sur une grande échelle. Elle expédie annuellement des centaines de mille barils de farine et des millions de boisseaux de blé, ¹ dont le Canada reçoit sa bonne part. Elle exporte aussi considérablement de porc, bœuf et beurre. Ses expéditeurs ont à leur disposition de magnifiques voies de transit. La rivière Milwaukee a été assez bien creusée pour faire flotter les vaisseaux du plus fort tonnage qui sillonnent le lac Michigan. Maintes voies ferrées aboutissent à la ville, aussi l'infatigable locomotive traîne sans cesse dans l'intérieur de lourds convois de substances alimentaires.

Le centre de la cité est le plus bruyant. C'est le quartier du négoce, la foire, le rendez-vous des acheteurs et vendeurs. Les hommes affairés et les camions pesamment chargés s'y croisent incessamment. A l'est et à l'ouest sont étagées de magnifiques résidences construites généralement en une brique couleur crème et

¹ D'après un journal commercial des Etats-Unis, la grande métropole commerciale des lacs aurait exporté durant l'année écoulée 1,210,194 barils de farine, et 14,271,860 boisseaux de blé, et en décembre 1869, il y avait encore 1,685,000 boisseaux de blé emmagasiné.

particulière à la ville, le terrain y est ondulé et domine les flots argentés du lac.

Sauf la partie commerciale, les rues toutes régulièrement alignées sont bordées d'arbres qui, au temps de la feuillée, leur donnent le plus riant aspect. Avec la position vraiment enchanteresse qu'elle occupe, avec la beauté de ses sites et le mouvement continu que lui imprime le commerce, Milwaukee a une physionomie réellement pittoresque et intéressante. Le lac lui envoie ses brises rafraichissantes et elle est l'une des villes les plus salubres de l'Ouest.

Milwaukee est embellie par plusieurs beaux édifices publics, ceux du gouvernement et de la ville, près de quarante églises, dont sept à huit catholiques ; il y a aussi maints établissements d'éducation et plusieurs couvents dirigés par les sœurs, des bibliothèques publiques, institutions littéraires, journaux quotidiens, etc.

Comme St. Louis, St. Paul, Dubuque, Faribaultville et bien d'autres, Milwaukee doit le jour à des Canadiens, dont l'un, le regretté Solomon Juneau est regardé, à juste titre, comme le fondateur. En retraçant rapidement la vie de ce compatriote, le lecteur assistera en même temps au laborieux enfantement de la plus grande ville du Wisconsin, à laquelle feu l'hon. Salomon Juneau a si dignement attaché son nom.

I

The noble and good M. JUNEAU.
C. D. HOLTON, *Commercial History of Milwaukee.*

Salomon Juneau n'est pas, comme l'assurent plusieurs écrivains, le premier canadien qui ait dressé sa tente sur les bords lointains de la rivière Milwaukee. Plus d'un aventureux coureur des bois avait, bien avant lui, foulé ce sol vierge, et on y faisait la traite des pelleteries dès 1762.

La sauvage tribu des Menomonee, transplantée plus tard à l'Ouest, avait groupé ses wigwams dans cette solitude ; mais le caractère farouche de pareils hôtes n'empêcha pas les traitants de se risquer à faire leur connaissance. Un nommé Alexandre Laframboise se fixa au milieu d'eux vers 1785. Il retourna ensuite à Mackinaw et son frère alla continuer son commerce de fourrures. Celui-ci y demeura plusieurs années, mais à raison de mauvaise gestion, Alexandre Laframboise dut interrompre son négoce probablement en 1800. Ses descendants habitent maintenant Chicago.

Laframboise avait eu à son service un nommé Stanislas Chappue.¹ Ce dernier pilota en 1816, avec Augustin Grignon, le parti de soldats américains commandés par le Col. Miller, pour aller faire reconnaître l'autorité américaine à la Baie Verte.

Un autre traitant, Jean-Baptiste Beaubien, plus tard citoyen de Chicago, s'y établit aussi presque en même temps que Laurent Fily, envoyé vers 1805 par Jacob Franks, de la Baie Verte, avec un approvisionnement de marchandises afin de les échanger avec des peaux de daim. La maison de traite où Chappue était employé abandonna Milwaukee, mais Jacques Vieau y avait précédemment fait le commerce des pelleteries qu'il continua chaque hiver, sauf celui de 1811-12, jusqu'en 1818, temps où son gendre, Salomon Juneau, vint s'y établir.² Celui-ci avait été un peu devancé par James Kinzie et Hippolite Grignon, tous deux en quête de fortune.

II

Notre héros, qui commence à entrer en scène, naquit, suivant Bibaud, en 1792, à Repentigny, sur la rivière de l'Assomption. Il se fit remarquer de bonne heure par la force de sa volonté et cet esprit d'entreprise dont sa carrière aventureuse fournit un si frappant exemple.³ Mais l'écrivain canadien se trompe évidemment en disant que ce jeune homme à l'âme fortement trempée, laissa son pays au printemps de 1828 et atteignit les contrées de l'Ouest. C'est plutôt vers 1810 ou avant. Durant deux années de vie solitaire Juneau se levait avec le soleil et se couchait avec lui, n'importe où, mais toujours à la belle étoile, tantôt sous un rocher et quelquefois dans le creux d'un arbre, comme il le disait dans ses lettres à sa famille.⁴

Il fut plusieurs années au service de la *Compagnie de fourrures de la Baie d'Hudson*, comme *voyageur*. Il visita ensuite la Prairie du Chien où il eut la bonne fortune de rencontrer un de ses oncles. Ce généreux parent lui conseilla d'abandonner ses occupations à la Compagnie, qui ne lui donnaient aucune perspective d'avenir. Non content de lui solder une dette de \$300, il y ajouta l'approvisionnement nécessaire pour commencer la traite avec les Menomonee dans le voisinage de Milwaukee.

¹ Rameau écrit *Chappin* dans *La France aux Colonies*. Page 346

² *Grignon's Recollections*.

³ *Panthéon Canadien*.

⁴ *Ibid.*

Juneau se fixa sur les bords de la rivière Milwaukee en automne 1818, et non au printemps de 1830, ainsi que l'affirme Bibaud. Il commença sans délai la rude tâche de pionnier, et le 14 septembre 1818, il s'installait avec sa femme et un enfant dans une informe cabane, formée de pièces de bois superposées et plus ou moins dégrossies. La rustique habitation s'est aujourd'hui effacée devant la magnifique bâtisse connue sous le nom de *Ludington's block*. La vie devait être bien ennuyeuse dans cet endroit désert, car, sauf quelques traitants, il fallait pour *voisiner*,—ce que Volney déclare être un véritable besoin pour les français,—se rendre à Chicago, à la Baie Verte ou à la Prairie du Chien. On dut donc se refuser longtemps le plaisir de ces distractions.

En 1825, Juneau reçut la visite d'un de ses parents, John H. Forda, qui nous parle de l'humble passé de Milwaukee! ¹ L'opulente capitale n'existait alors qu'en embryon. La cabane primitive de notre héros érigée sur une petite élévation en arrière de la rivière, nombre de cahutes où logeaient des métis et quelques français mariés à des squaws, étaient loin évidemment de déceler le berceau de la future métropole du Wisconsin. La main de l'homme n'avait pas corrigé les défauts de la nature des alentours encore dans tout leur aspect sauvage. A l'est et au sud s'étendaient de vastes terrains couverts de fourrés, de buissons, de hautes herbes et en partie marécageux. Le lac déployait ses eaux à une distance de deux milles, et à l'ouest coulait la rivière Milwaukee, sur laquelle glissait le frêle esquif de l'indien. La scène a subi sans doute une véritable métamorphose, cependant un ancien habitant pourrait encore reconnaître la fidélité du tableau.

Juneau était alors le seul marchand dont le village en miniature put s'honorer. Il n'eut pas été long pourtant de faire l'inventaire de ses marchandises, ne valant peut-être guère mieux que les bric-à-brac du jour. Il les avait achetées à la Baie Verte et les avait fait transporter par un bateau de Mackinaw.

M. Forda laissa Milwaukee dans l'été de 1825. Il prit passage à bord d'un bateau de Juneau qui se rendait à l'Île Sacrée ² pour emporter des marchandises à son retour. Comme les *voyageurs* étaient rares, Forda fut bien aise de seconder la manœuvre jusqu'à la Baie Verte, où l'on pouvait se procurer des aides.

Ce dernier revint passer deux jours au poste de Juneau en 1827; il avait un message de Charles Larabée, de la Baie Verte, pour l'heureux seigneur d'un bien modeste domaine. Cependant les

¹ *Reminiscences of Wisconsin.*

² Mackinaw ou Michillimakinac.

affaires s'étaient améliorées lentement, et les opérations mercantiles de Juneau semblaient fort prospères. Un nouvel enfant était venu grossir la famille de notre héros, qui pouvait entrevoir l'avenir avec espoir.

III.

L'établissement de Juneau commença à faire parler de lui et à attirer l'attention des émigrants.

Au printemps de 1835, un bureau de terres ayant été établi à la Baie Verte, des terrains de Milwaukee furent mis en vente, et Juneau en acheta cent trente acres, situés sur la côte est de la rivière, directement au nord de la rue nommé Wisconsin. M. Geo. H. Walker, venant de Virginie et M. Byron Kilborn, du Connecticut, firent aussi des acquisitions considérables d'immeubles, le premier à l'endroit portant le nom de *Walker's Point*, et l'autre sur la partie ouest de la rivière, connue depuis sous le nom de Kilbourn. Ces trois pionniers se trouvèrent à un temps propriétaires de presque toute la ville. Chacun avait fait ses achats de terrain dans le rayon où il croyait que devait s'étendre plus tard la cité, dont la silhouette semblait se dresser à travers les nuages de l'avenir.

Les aventuriers et travailleurs vinrent en bataillons serrés, augmenter le nombre des occupants ; on se mit activement à l'œuvre, et Salomon, chef de la nouvelle république, traça lui-même les rues et organisa le travail. On érigea plusieurs belles maisons dans l'été de 1836, et les nombreuses demandes des spéculateurs firent hausser considérablement le prix des terrains. Juneau vendit vers ce temps un intérêt indivis de ses propriétés à M. Morgan L. Martin. Il laissa son humble demeure pour aller habiter une belle résidence érigée sur le lot même où s'élève maintenant la maison de banque Mitchell ; il construisit un grand magasin à l'endroit nommé "Ludington Corner."

En 1836, Juneau faisait de grandes affaires commerciales, soit par le débit de ses marchandises, ou par la vente de ses nombreuses propriétés. Les magasins étaient alors approvisionnés de stocks considérables d'une valeur de deux à \$300,000, et que l'on croyait pouvoir écouler promptement aux nombreux arrivants. La fièvre de la spéculation se mit de la partie. La hausse des prix de terrains fut telle à cette date éloignée qu'elle a été peu dépassée depuis. On y improvisait les magasins. Ainsi un spéculateur arrivait un certain jour avec un stock d'effets et le lendemain il était prêt à en disposer. On faisait les choses sur le principe californien. La maison de débit

se composait de pièces de bois brutes mal jointes, la terre servait de plancher, et souvent une couverture suspendue aux solives supérieures servait de séparation ; car une partie était destinée au magasin et l'autre au logement ; cela se louait une piastre par jour !

La ville fut inondée d'aventuriers jusqu'à la fermeture de la navigation. Un grand nombre firent de l'argent et désertèrent alors la localité pour aller courir après de nouveaux pays de Cogagne. Le décampement fut si général que Milwaukee resta avec bien peu d'habitants. Les marchands et hommes d'affaires durent y passer l'hiver le mieux possible.

Juneau avait vu sa bourse gonfler d'une manière inespérée durant les quelques mois de vie ardente dont avait jouie Milwaukee. Ses richesses étaient évaluées alors à pas moins de \$100,000. Avec la hausse des propriétés au printemps, il avait chance de doubler cette somme. On pouvait voir Juneau à ce temps allant recueillir chaque soir à son magasin le prix de revient de la journée, jamais moindre de huit à \$10,000, puis loger ce papier-monnaie dans le chapeau qu'il portait. Bien mal lui en prit de faire servir son couvre-chef de coffre de sûreté, car un jour, dans une réunion un peu tumultueuse, un quidam en administrant quelques vigoureux horions atteignit le malheureux chapeau, qui alla tomber au loin avec les \$10,000 en billets, envolés dans toutes les directions comme des feuilles d'automne.

Juneau ne s'avisait jamais de thésauriser. Il mettait son argent à la disposition de tous ceux qui pouvaient y avoir quelque titre. On était toujours certain de le voir souscrire libéralement pour quelque œuvre d'amélioration publique ou de charité.

En 1836, il bâtit l'un des premiers schooners qui aient sillonné le Lac Michigan ; ce bateau jaugeait 90 tonnes.

Le printemps de 1837 trompa toutes les prévisions des habitants de Milwaukee, dont le nombre s'élevait alors à environ sept cents. Les affaires en général subirent un mouvement rétrograde. Les flots d'émigrants allèrent se porter sur d'autres rivages ; le papier-monnaie en circulation tomba en une dépréciation semblable à celle des monnaies de carton durant le régime français en Canada ; les immeubles ne trouvèrent plus d'acheteurs. Beaucoup de propriétaires qui avaient des paiements à faire, ne pouvant liquider, furent obligés de recourir à la faillite. Décidément la situation s'assombrissait.

Plusieurs citoyens furent forcés de laisser la localité et ils allèrent s'établir sur les terrains situés entre les rivières Milwaukee et Black, lesquels ne furent publiquement vendus qu'en

1839. On avait fait à cette date des défrichements assez étendus. Plusieurs terres étaient assez bien cultivées pour valoir de dix à cent piastres l'acre, mais leurs occupants n'ayant pas un liard pour acquérir les titres de propriété, la plupart furent obligés de s'en désister à des conditions onéreuses.

Un bureau de terres fut établi à Milwaukee en 1837 ou 38, et l'adjudication de bon nombre de propriétés se fit promptement.

Malgré l'inaction du commerce, Juneau sut alors même faire acte de générosité et de bon citoyen. Il choisit quatre beaux lots sur lesquels il érigea une cour de justice et en fit présent au comté. Cette largesse dit l'esprit hautement libéral du donateur.

MM. Alex. Mitchell, Harvey, Birchard, Ludington, Eldred et autres capitalistes s'établirent sur ces entrefaites à Milwaukee, et ils achetèrent pour \$100 chacun des lots vendus antérieurement pour \$1,000 et \$1,500, et dont la valeur a aujourd'hui quintuplé.

Mais les affaires sortirent finalement de leur état languissant, le prix des terres augmenta rapidement et leurs possesseurs purent jouir bientôt d'une honnête aisance.

IV

En 1846, la législature passa un acte divisant le comté de Milwaukee et créant le comté de Waukesha. Elle octroya aussi une charte incorporant la ville de Milwaukee.

A la première élection municipale, les suffrages unanimes des citoyens se portèrent sur Salomon Juneau pour l'élire comme maire. Aucun, dit un narrateur,¹ ne méritait mieux cet honneur que l'ancien pionnier—*old pioneer*—qui avait vu la ville sortir de terre et s'était associé à sa bonne ou mauvaise fortune. Personne n'avait plus aidé que lui à sa prospérité et à son prompt agrandissement, car elle comptait alors plus de 9,000 individus, et l'année suivante ce chiffre était porté à 14,105.

Juneau laissa subséquemment Milwaukee où il eut probablement des revers de fortune. Il alla se fixer au village de Theresa, comté de Dodge, lequel, dit un écrivain², devrait plutôt porter le nom de notre compatriote. Ce dernier avait une nombreuse famille à laquelle il sut par un rude travail donner une existence aisée.

On est porté à croire que Juneau revint s'établir à Milwaukee

1 Lockwood. *Early Times and Events in Wisconsin.*

2 Ibid.

car, suivant Bibaud, il tomba malade dans son dernier voyage, le 12 novembre 1856. Il dit à un ami qui l'accompagnait : " J'espère être bientôt à Milwaukee, je serai heureux de la revoir, car je ne pense pas y avoir un seul ennemi." Il n'eut pas cette consolation. Mais le 28 du mois, les citoyens lui firent des obsèques publiques. L'évêque catholique officiait, et le R. P. Teardon prononça le panégyrique du défunt. Les journaux en deuil firent aussi longuement son éloge. Les Indiens avaient beaucoup d'affection pour celui qu'ils appelaient le vieux Salomon—*old Salomo*—et ils lui avaient donné un tombeau temporaire. Une sauvagesse lui avait pris les mains en pleurant tout bas, y avait imprimé un baiser, puis l'avait quitté silencieusement ; une autre avait coupé une mèche de ses cheveux. ¹

Juneau était membre de la Société Historique du Wisconsin, à laquelle il fit plus d'une donation libérale, tant pour enrichir ses archives historiques que pour orner sa galerie de peinture. Aussi dans le rapport fait en 1857 du comité exécutif de cette association, on suggérait d'attester par quelque témoignage public le respect dû à la mémoire d'un homme aussi universellement estimé, et qui avait tant fait pour la prospérité de la ville et le bien général.

Ce compatriote a laissé des fils qui ont marché sur ses traces, et on peut citer les noms des honorables Paul et Narcisse Juneau, comme les dignes légataires de ses nobles traditions.

JOSEPH TASSÉ.

¹ *Panthéon Canadien*, page 164.

JOURNAL DES OPERATIONS DE L'ARMÉE AMERICAINE

LORS DE L'INVASION DU CANADA EN 1775-76, PAR
M. J. B. BADEAUX, NOTAIRE DE LA VILLE
DES TROIS-RIVIÈRES.

(Suite et fin.)

Il rapporte aussi que le général Wooster avait envoyé deux de ses soldats dans la ville de Québec sous prétexte de désertion et leur avait fait la langue pour aller mettre le feu dans Québec, que pendant que les gens de Québec seraient occupés à éteindre le feu, il devait tenter l'escalade de la ville ; que ces soldats avaient fait ce qui leur était ordonné et avaient mis le feu dans la haute ville et dans la basse dans la nuit et que les Bastonnais avaient tenté l'approche des murs, mais que la ville avait fait un feu si vif qu'ils avaient été contraint de se retirer en désordre.

Le même jour il est arrivé 20 voitures chargées de lard pour le camp avec une trentaine de Yankees. Il est passé un nommé Rainville, des paroisses d'en haut, avec sa femme qui ont été sous prétexte de faire un vœu à la grande Ste. Anne, cet homme a envoyé dans la ville de Québec des intelligences pour notre général Carleton de la ville de la part de Mr. Mayes-Hazen, commandant actuel de la ville de Montréal, et est chargé d'une lettre de M. Carleton pour le sieur Hazen, cet homme a dit qu'aussitôt la navigation libre, que les troupes et les sauvages d'en haut doivent descendre et que Mr. Hazen avec plus de trois mille canadiens des paroisses d'en haut doivent se joindre à eux pour aller secourir Québec. Que Dieu le veuille.

Le 9, il est passé deux officiers Bastonnais qui viennent du camp et qui ont dit en passant qu'ils étaient bien contents d'être éloignés et qu'il était impossible que leurs gens prissent la ville de Québec.

L'on nous assure que les habitants de Varennes se sont mis en uniforme et qu'ils sont prêts à secourir Québec au premier signal qu'on leur donnera ; nous apprenons aussi que les citoyens de la ville de Montréal montent la garde tous les soirs.

Les nouvelles que l'on répand aujourd'hui touchant l'impossibilité de la prise de Québec et du secours qui doit venir affligent beaucoup les cœurs Bastonnais ; mais n'importe, le peu de royalistes qui se trouvent en cette ville rendent grâce au Seigneur intérieurement de toutes ces nouvelles. M. St. Onge, le grand vicaire a annoncé et chanter un salut les trois fêtes de Pâques, dans l'église des dames Ursulines pour demander la bénédiction du ciel sur nos armes. L'antienne *Domine salvum fac Regem* y a été chanté pendant les 3 jours.

Le 10 un habitant venant du camp des Bastonnais dit qu'ils ont fait commandé 300 hommes à Charlesbourg pour porter les échelles le long des murs de Québec, mais qu'ils ont refusé, leur disant qu'il était inutile de se faire tuer pour porter les échelles, que quand bien même elles seraient portées aux murs, qu'ils n'étaient point capables d'y monter, et que les Bastonnais craignant un soulèvement dans cette paroisse y avaient envoyé 300 hommes de garde.

Ce même habitant dit qu'ils font un brulot à la Pointe aux Trembles pour faire brûler la frégate qui est devant Québec, mais l'on nous assure que plusieurs bâtiments de Québec se préparent à venir à la Pointe aux Trembles pour détruire les bâtiments des Yankees.

L'on dit que Messieurs Price et Walker sont retenus au congrès, parce qu'ils sont les auteurs que les Bastonnais sont venus dans cette province ; ayant fait entendre au congrès que tous les Canadiens étaient prêts à recevoir leurs troupes.

Mais aujourd'hui qu'ils voient la prise de Québec impossible ils s'en prennent à eux.

Le 11, rien de nouveau.

Le 12, les 22 Bastonnais qui étaient dans cette ville depuis 2 jours, se sont fait traverser les chevaux pour aller au camp.

L'on nous dit que c'est aujourd'hui ou demain que les Bastonnais doivent tenter à prendre la ville de Québec par escalade, par la raison que la majeure partie de leur monde finissent leur temps le quinze de ce mois. Les soldats de cette garnison finissent aussi leur temps lundi qui sera le 15, mais le capitaine Gosforth ne veut pas les laisser partir jusqu'à ce que la décision de Québec soit faite.

Seigneur Dieu des armées protégez la ville de Québec et conservez s'il vous plaît ceux qui la défendent ; Grand saint Joseph, vous à qui Dieu a confié le soin de cette province en vous en établissant le patron, faites par votre intercession qu'elle soit délivrée des ennemis qui l'environnent et conservez ceux qui en soutiennent la défense par le seul motif de la gloire de Dieu et la fidélité de notre roi ; nous vous en prions et nous vous conjurons par l'amour que vous avez eu pour Jésus et Marie et que Jésus et Marie ont eu pour vous, de la protéger dans ce moment où l'ennemi de notre religion voudrait s'en rendre maître. Daignez écouter nos prières et nous obtenir la grâce que nous vous demandons.

Le 13 il n'y a rien eu de nouveau ; nous sommes dans l'impatience de recevoir des nouvelles du sort de Québec. St. Luc est parti à 3 heures de l'après-midi et n'a pas laissé que de faire beaucoup de bruit parmi les Bourguignons.

Le 14, point de nouvelles d'aucune part ; à 6 heures du soir le général Arnold est arrivée du camp et va à Montréal ; aussitôt son arrivée, il a envoyé un exprès aux forges chercher M. Pélissier qui arriva à 8½ heures et soupa avec lui, accompagné de M. Laframboise, Courval, Delzen et autres.

Le 15, le général Arnold a été dîner aux forges et avant de partir a dépêché un exprès pour Montréal ; nous n'en savons point la cause. Joseph Jutras, autrement dit La Patate, a trouvé fort ingénument qu'il fallait que Québec fut pris, parce que dit-il il n'y aura point de secours. M. Balz avec son grand nez a senti qu'il ne viendrait pas de secours par en bas, parce que le Roy a envoyé toutes ses forces dans les colonies. Ces nouvelles doivent nous déconcerter venant de deux si bons politiques.

Nous avons appris que les batteries des Yankees ont été culbutées par les canons de la ville de Québec.

Le 16, le général Arnold est parti pour Montréal ; ce matin à 9 heures il s'est fait mener en canot jusqu'à la pointe du Lac, les eaux étaient trop hautes pour aller par terre.

Le 17, la garnison de cette ville ayant fini son temps avant-hier, est parti ce matin à 7 heures avec une grande jubilation.

—Nous apprenons pour le sûr qu'une personne de la ville de Montréal est passé la semaine dernière pour entrer dans la ville de Québec et qu'elle porte des instructions au Général Carleton contenant 14 articles qu'elle a mis dans un bouton de culote de crainte d'être prise et fouillée, nous attendons cette personne avec impatience.

L'on dit que M. Pélissier a reçu hier du général Arnold, une commission du Colonel Général des milices du Canada.

—Le 18 il est arrivé un courrier de Montréal avec un paquet de lettres pour M. Pélissier que le commandant lui a envoyé en toute diligence. Ce même jour est arrivé le ministre des Bastonnais qui étaient au camp de Ste Foy qui vas à Montréal. L'on nous dit qu'il y a beaucoup de Bastonnais arrivés à St. Jean qui attendent que le lac soit passé pour descendre.

L'on nous assure que le Général Howe est parti de Boston pour venir en Canada, les Bastonnais disent qu'il est parti de Boston mais qu'on ne sait pas où il est allé, tout cela n'est que pour endormir le peuple Canadien, il faut espérer qu'il se réveillera une fois qu'il faudra le bien bercer pour le rendormir.

Le 18 un nommé Brindamour, capitaine dans le régiment de M. Levingston, est arrivé de Québec, il dit que le Général Carleton a demandé aux citoyens de Québec de soutenir jusqu'au 22 du courant et que s'il ne venait point de secours qu'il rendrait la ville, il dit aussi que les personnes de Québec n'ont qu'une chopine de blé à manger par jour, comme ces nouvelles sortent d'un auteur si peu croyable nous n'y faisons pas de fond.

19. —Point de nouvelle, de toute parts, on nous annonce une grande quantité de Bastonnais qui viennent en bateau, il faut vraiment que le nombre soit considérable ; car on dit qu'ils ont avec eux 500 prêtres catholiques, parce que dit-on la majeure partie de l'armée est catholique. Nous voilà bien dans nos affaires, nous ne manquerons pas de curé de sitôt.

J'ai oublié une circonstance du 12, M. Courval, après avoir soupé avec le Général Arnold s'en retourna chez lui, mais comme les eaux avaient extrêmement monté ils ne purent s'y rendre, il eut beau appeler ses domestiques pour venir le chercher en canot, ce fut inutile, tous le monde dormait, il s'en retourna chez Sills pour demander un tel, le commandant l'ayant aperçu, et quelques autres lui demandèrent pourquoi il était revenu, il leur dit la raison alors ils lui dirent : il faut aller voir comme les eaux ont monté, ils furent avec lui, lorsqu'ils furent au bord de l'eau, ils prirent M. Courval par dessous les bras et le trainèrent dans l'eau jusque chez lui et le laissèrent sur son perron à attendre qu'on lui ouvrit la porte et s'en furent, voilà de la façon comme ils badinaient avec les amis de la cause commune.

23.—Il est arrivé deux courriers du camp de Ste. Foy à une heure l'un après l'autre pour avertir le capitaine Gafarth de descendre à Québec avec le reste de ses soldats qui étaient ici.

24.—Il est passé deux cents Bastonnais en bateau qui descendaient au camp, qui disent qu'il doit en descendre 2,000 demain.

Nous avons appris que les Régiments du roi qui étaient dans le

pays d'en haut et les sauvages étaient arrivés au lac des deux montagnes et qu'ils attendent les nouvelles de la flotte qui vient par en bas pour descendre. L'on nous assure que M. le Général Carleton a eu des nouvelles du renfort qui lui vient.

Les canadiens Bostonnais disent que le général Howe a été pris en sortant de Boston avec 15,000 hommes et 15,000 piastres; nous n'en croyons rien.

25—Il est arrivé 3 bateaux avec 76 Bostonnais qui descendent; je fus au bord de l'eau les voir arriver, l'un d'eux me demande des nouvelles de Québec, je lui dis que je n'en savais point, cela me mit dans le chemin de discourir, je lui demandais s'il descendait beaucoup de leurs gens, il me dit, comment voulez vous qu'il m'en vienne beaucoup, l'on ne nous paie point, voilà 7 mois que nous sommes engagés, on ne nous a pas donné un sol, et même plusieurs de nos gens ont déserté; il y a 16 hommes de notre compagnie qui nous ont laissé à Carillon; mais, lui dis-je, pensez vous prendre Québec? quand bien même, ajouta-t-il, nous le prendrions, nous serions assurés de ne point le garder longtemps, parce qu'il y a une flotte en bas qui vient au secours de Québec. Eh bien, lui dis-je, quel est donc votre dessein? Ma foi, dit-il, je n'en sais rien; on nous fait espérer que nous aurons Québec le 10 mai, et puis voilà tout; je le laissais, voyant qu'il ne me donnait aucune bonne raison.

M. St. Onge, vicaire Général, a annoncé ce matin une neuvaine pour demander à Dieu sa sainte bénédiction sur cette province et la conservation de notre religion, cette neuvaine doit commencer Dimanche 28 du courant, les dames Religieuses doivent s'y joindre par une neuvaine de communions.

Les amis de la cause commune se moquent et raillent de nos prières, mais nous nous en soucions fort peu, nous espérons que Dieu les écouterait et qu'il favorisera les armes du Roy; si toutefois il ne lui plaît point de le faire, nous aurons toujours l'honneur et la gloire de dire que nous avons été fidèles sujets de sa majesté jusqu'à la fin et que nous n'avons point donné notre âme au diable en devenant rebelles à notre roy sous un faux prétexte d'oppression comme ont fait une quantité de nos concytoyens.

26. Les 26 hommes arrivés d'hier sont partis aujourd'hui pour le camp; tous les cœurs Bastonnais ont été les voir partir comme s'ils attendaient avec beaucoup de jubilation comme s'ils attendaient une fortune par le retour de ces gens là; comme j'étais au bord de l'eau, M. Freeman fils vint me demander si je pouvais lui enseigner quelqu'un pour piloter ces trois bateaux à Québec; je lui dis que oui, je lui montrais un homme qui est sourd-muet et je le laissais,

il partit pour aller lui demander, mais il vit bien que je m'étais moqué de lui, car il ne put jamais rien lui faire comprendre.

M. Hart est arrivé de Montréal, il rapporte la vérification que le General Howe est retiré de Baston, il dit que les Bastonnais ont envoyé des batiments pour découvrir quelle route il prenait et que s'il vient en Canada que le Général Washington est tout prêt avec 10,000 hommes pour venir en cette province.

A 9 heures du soir est arrivé un nommé Lacouture, courrier pour les Bastonnais qui vient du camp ; il dit qu'il y a une goëlette qu'ils ont armé qui monte et qu'elle est à Champlain pour aller à Montréal, il rapporte aussi que Joseph Papillon a été fait prisonnier et mis dans le fond de calle d'un batiment les fers aux pieds et aux mains et ne dit point pour quelle raison.

27.—Un nommé Blondeau est arrivé de Montréal ; il y a un grand tumulte causé par les Sauvages qui sont avec le régiment du roy et que tous les jours on s'apperçoit qu'il manque beaucoup de monde dans la ville, qui vont les joindre.

L'on nous dit qu'il est entré dans Québec deux messieurs de Montréal, d'une façon assez comique ; ces messieurs ont été trois ou quatre jours, dans le camp des Bastonnais habillés en mendiants, le dernier jour ils s'avancèrent jusqu'à la dernière garde ; là ils firent cuir un morceau de lard, lorsqu'il fut cuit, l'un d'eux le prit et se mit à fuir, l'autre courut après lui, le rattrappa et firent semblant de se chamailler, celui qui avait le lard s'échappa et l'autre donna encore après ; lorsqu'il fut arrivé aux dernières sentinelles, il lui dit : faites moi le plaisir de tenir mon sac pour que je puisse courir après mon camarade qui emporte mon lard ; le factionnaire prit le sac, et ainsi mon homme se mit à courir après l'autre ; le factionnaire lui criait, " cours, cours, tu vas le rattrapper " ; effectivement, ils ont si bien couru qu'ils sont entrés dans Québec le lard en main. La ruse n'est pas mal inventée.

28.—Un officier est arrivé du camp qui rapporte que sept batiments sont en route pour monter et qu'ils vont chercher de l'artillerie à Montréal pour faire brèche à Québec ; Nous espérons qu'avant que leur artillerie soit passée que nous aurons du secours, aujourd'hui notre curé a annoncé une Gd. Messe qui se chantera mardi en honneur de St. Joseph, patron de cette province pour le prier de la prendre sous sa protection.

Il vient d'arriver un courrier de Montréal qui rapporte que le Général Thomas est arrivé avec 2000 hommes et qu'ils doivent des cendre ces jours-ci. Quand nous les verrons nous le croirons, car ils ont dit tant de menteries qu'on ne peut les croire d'un seul mot.

29.— Le Général Thomas est arrivé en ville ; aussitôt il a dépé-

ché un exprès pour aller chercher M. Pélissier ; mais comme il partait M. Pélissier est arrivé. Le général est parti pour le camp ; il a emmené 3,000 hommes qui doivent descendre.

30.— 13 bateaux sont arrivés et 240 hommes avec deux canons de 24, à ce que l'on dit, mais je les ai vus ils sont de 9 et pas plus.

Nous apprenons qu'une personne de cette ville a donné à Mr. l'officier commandant une liste des Royalistes de l'endroit savoir :

Chez M. de Tonnancourt.....	3
Le Père Tridant et le frère Adrien.....	2
Le 3 ^{me} Vicaire.....	1
M. Le Proust.....	2
M. Bellefeuille.....	1
M. Maillet.....	1
M. Badeaux.....	1
Stansfeeld, Fraser et Morris.....	3
Mrs. Niverville et Normandville.....	2

 16

Cette personne n'a pas donné une liste exacte, car j'en connais d'autres que je ne divulguerai que lorsqu'il le faudra.

L'on est venu m'apprendre cela en me disant que j'étais du nombre, j'ai répondu que cela ne me faisait point de peine, au contraire, que le nom de Royaliste me faisait honneur et que je serais bien mortifié si on pensait autrement de moi.

Nous venons d'apprendre qu'il y a 8 jours le colonel Maclean a fait une sortie de Québec, avec 18 bateaux armés, qu'il a été attaqué la garde du Foulon qu'il la repoussé et qu'il a pris à l'ennemi 9,000 rations ; cela leur aidera à subsister jusqu'aux secours.

Il est monté 45 Bastonnais qui avaient finis leur temps qui ont dit qu'il était déserté deux hommes de leur camp dans Québec et que le capitaine Tipper devait aussi se rendre à Québec avec un bâtiment chargé de vivres, mais qu'ayant été découvert, les Bastonnais l'avaient fait prisonnier.

La goëlette de Belette est passé à 6 heures du soir qui monte à Montréal, il a plusieurs Bastonnais dedans, qui ont fini leur temps et qui s'en retournent à la Nouvelle-Angleterre.

Mai.—Le premier de mai, nous avons eu une forte bordée de neige.

M. Pélissier avait commencé à faire aujourd'hui des bombes de de 13, 9 et 7 pouces pour les Yankees ; mais les forgerons anglais disent que ces bombes ne pourront point éclater et que de plus elles ne seront prêtes que dans 5 semaines. Ainsi ils pensent qu'elles serviront plus tôt au roi qu'aux Yankees, je le souhaite.

2.—Nous avons appris que les Bastonnais s'étaient révoltés dans le camp par le manque de vivres, et qu'ils avaient dit au général que s'il ne les nourrissait pas mieux qu'ils abandonneraient le service.

L'on dit que le capitaine Maclean étant sorti de Québec pour aller chercher des vivres à l'Île d'Orléans, a été pris par les Bastonnais et conduit au général Wooster, qui lui a demandé comment il osait faire entrer des vivres dans Québec, le capitaine lui a demandé comment il osait lui faire lui-même une pareille question, qu'il devait savoir qu'il ferait son devoir en servant son prince, ce qu'il ne faisait pas lui-même n'étant qu'un rebel ainsi que toute sa troupe pouilleuse, mais a-t-il dit au général Wooster, voici le temps bientôt venu et le jour n'est pas loin où je verrai votre chevelure lèvee de dessus votre veille carcasse. Le général l'a fait mettre aux fers dans le camp.

Il est passé aujourd'hui 50 Yankees qui montent, les pauvres malheureux font encore pitié de les voir comme ils sont tous nus et chétifs.

3.—Nous avons appris par les Gazettes de la nouvelle York qu'il y avait 30,000 hommes sur mer, tant pour le Canada que pour les autres provinces, et qu'ils devaient se rendre à Halifax pour prendre les ordres de chacun leur parti. La Gazette est datée du 15 d'avril, il y est fait mention aussi que le *Glasgow*, bâtiment du roi a batu une frégate aux Yankees, commandé par le ca pt. Hapkins ; il est arrivé à 7 heures du soir, 27 bateaux dans les qu'ils y a 340 yankees de la Pensylvanie qui descendaient à Québec, ils disent qu'ils ont fait rencontre de la goëlette de Belette dans le lac et que croyant que ce fut un bâtiment royaliste, ils avaient fait un long circuit pour l'éviter.

4.—Il est arrivé deux bateaux de Yankees de la province du Connecticut au nombre de 40 en débarquant de leur bateaux ils se sont informés s'ils n'y avait pas de crainte pour eux de la part des royalistes ; leurs gens leur ont répondu que non, ensuite ils ont donné des nouvelles de Québec et comment il était fortifié. Un de ceux qui sont revenus du camp lui a répondu que les gens de Québec tiraient comme des diables et qu'il était impossible de prendre la ville, à moins que ce ne fut par famine, ce qui ne tarderait pas parce qu'ils manquent de vivres et que la maladie est très grande dans Québec, suivant le rapport d'un de leurs gens qu'en est déserté depuis peu.

Il n'est pas possible d'exprimer combien la canaille triomphe de la passée de ces gens là ; il semble que chaque brigade leur apporte une fortune ; cependant ils devraient voir qu'ils ne sont guère

portés à leurs intérêts car ils ont mis aujourd'hui le feu dans les cheminées du corps de garde et des casernes et ne se sont pas mis en peine de l'éteindre, au contraire, ils sortaient chacun avec leur paquet sans s'embarasser du reste, si ce n'eût été les messieurs Tonnancourt, M. de St. Ours et quelques autres canadiens, c'en était fait des casernes.

5.— Il est arrivé 220 hommes, je ne sais de quelle nation ils sont car il y a des nègres, des sauvages, des Panis, des mulâtres ; je crois qu'ils ont écuré l'enfer tant ils sont noirs et salopés.

6.— Il est arrivé 300 hommes qui reviennent du camp et qui s'en retournent, l'un d'eux m'a dit qu'il y avait un bâtiment Français de 70 canons à 40 lieues de Québec, mais je pense que cela est faux.

7.— Sur les trois heures de l'après midi est arrivé du camp M. Call qui annonce l'arrivée d'un vaisseau de guerre de 72 pièces de canon, quatre transports à Québec, cette nouvelle attriste beaucoup les cœurs Bastonnais, mais nous en sommes aussi réjouis qu'ils en sont affligés.

Ce même jour 54 Bastonnais sont descendus dans 5 bateaux.

Le capitaine Wats et M. Foucher étant au bord de l'eau lorsqu'ils sont arrivés, leur ont demandé s'ils étaient à Boston lorsque le Général Howe en est parti, ils ont dit que oui, et bien ont ils dit, il a fait plus de diligence que vous car il est à Québec et vous n'êtes encore qu'ici, ces pauvres malheureux ont changé de couleur à cette nouvelle.

A 8 heures il est arrivé 8 bateaux et 160 hommes qui descendaient, l'un d'eux m'aborda et me demanda si j'avais ouï parler de la nouvelle qui était répandu des vaisseaux arrivés à Québec. Je lui dis que oui et qu'il y en avait 16 autres qui devaient être arrivés actuellement. Il me donna un *God dam* et dit " nous sommes bien foutus, il vaudrait beaucoup mieux abandonner cela, cependant me dit-il nous sommes aussi du monde pour eux." Cela est vrai, lui dis-je, mais vous ne faites pas attention que le général Carleton peut faire marcher les Canadiens d'en bas. *Oh by God*, a-t-il dit, cela est vrai, nous allons nous trouver pris ici comme dans une cage.

A 10 heures trois courriers se sont succédé qui rapportent que sitot que la troupe du roy a été arrivée à Québec elle a fait une sortie sur les Bastonnais, les a massacré, pris tous leurs vivres et leurs canons et que deux frégates sont en route pour monter avec deux transports.

8.—Le 8 un courrier du camp apporte les ordres à ceux qui sont descendus hier de remonter et que le reste d'en bas est en chemin pour y remonter, sans doute que le général Wooster a pris le devant, car il est arrivé ici hier au soir.

A la réception du succès des royalistes, les Dames Ursulines ont chanté ce matin le *Te Deum* pendant la messe.

Les Bastonnais ont reçu ordre de rester dans cette ville jusqu'à nouvelle ordre.

A deux heures après midi le Colonel Campbell est arrivé, qui rapporte que presque toute l'armée des Bastonnais était fait prisonnière et que le reste montait.

9.—Le 9 les Bastonnais arrivés d'en haut avant hier, se sont en retournés aujourd'hui, ils disent qu'ils vont se retrancher à Sorel.

Plus de 900 Yankees sont passés aujourd'hui qui s'en vont; ils confessent qu'ils ont eu une diable de peur.

10.—12 bateaux chargés de Yankees sont passés; il faut espérer que nous en verrons bientôt la fin, car ils décampent grand train.

11.—Quatre sauvages du sault St. Louis sont arrivés en cette ville, qu'ils disent avoir des lettres du Général Washington qu'ils portent au Général Thomas qui est encore à Déchambault pour lui apprendre qu'il y a un renforcement prodigieux de Bastonnais à la pointe et de se retrancher à Sorel en attendant qu'ils arrivent.

Des Anglais m'ont dit ce matin que la dernière brigade des Bastonnais qui monte devait mettre le feu aux casernes, au corps de garde et à la poudrière; ces nouvelles nous attristent beaucoup.

12.—M. Bannefield venant de Québec nous apprend qu'il y a 15,000 hommes de troupes pour cette province et 50,000 pour les colonies d'Amérique; ainsi il faut espérer que les Yankees seront détruits.

Nous avons eu une alerte en voyant 14 bateaux qui descendaient, pensant que c'était les Bastonnais qui revenaient, mais notre peine a été changée bien vite, en apprenant que ces bateaux allaient chercher le reste des Bastonnais qui étaient en bas. Les cœurs Bastonnais étaient bien contents et criaient en frappant des mains, ha! ha! nous savions bien que les Bastonnais reviendraient et qu'ils étaient montés que par feinte.

Sur les deux heures après-midi, le fermier d de Tonnancourt vint l'avertir que les Bastonnais étaient allés piller chez lui. Je fus chez le commandant avec les messieurs de Tonnancourt pour lui en porter plainte. Le commandant dit qu'il ne connaissait point ceux qui avaient pillés et qu'il ne pouvait envoyer de monde parce que dit-il ses gens étaient fatigués. Mrs. de Tonnancourt lui dirent: eh bien, monsieur, nous allons prendre du monde et courir après; nous leur ferons bien rendre ce qu'ils ont pris. Le commandant reprit la parole et dit: ces gens là pourront bien faire feu sur vous, et bien dirent-ils (les messieurs de Tonnancourt) nous sommes hommes comme eux, et s'ils font feu sur nous nous sommes en état de leur rendre; alors le commandant voyant leur résolution

leur dit qu'il allait écrire une lettre et envoya son lieutenant avec un détachement pour courir après et leur faire rendre ce qu'ils avaient pris, les priant de ne point prendre de monde avec eux parce que cela causerait un grand tumulte. Ils sont partis pour les rejoindre avec M. de Normanville chez qui ils ont pareillement pillé.

14.— Messieurs de Tonnancourt et Normanville ont rattrapé les voleurs et leur ont fait rendre un miroir, deux chevaux, des nappes et des serviettes ouvrées ; un lit en tombeau et d'autres articles. Les malheureux se préparaient à aller piller chez M. Guky, à Machiche, mais comme ils ont été pris dans cette paroisse, on pense qu'ils auront passé tout droit. Hier deux Bastonnois vinrent me demander à loger, comme toutes les maisons étaient pleines, je les reçus et les questionnai sur la déroute, ils me dirent qu'ils ne savaient pas ce qui les avait chassé ; qu'ils n'ont presque point vu de monde et qu'il y avait quelque chose de surnaturel qui les avait frappé de crainte, que la peur s'était emparée d'eux d'une façon singulière. Je leur demandai s'ils comptaient se retrancher à Sorel, ils me firent réponse que pour eux ils allaient se retrancher chez eux, que c'était pour la troisième fois qu'ils avaient été repoussés de Québec, la première quand ils sont arrivés par St. Igan, la seconde dans l'action de M. de Montgomery et puis cette chasse cy. Ils me paraissaient bien contents du service du congrès, car ils le donnent à tous les diables.

Mr. Guky étant à la ville a reçu avis que les habitants de Machiche ont excité des Bastonnois et les ont persuadé d'aller piller chez lui ce qu'ils ont fait ce matin à dix heures.

M. Jacques Bannefeeld venait de Montréal rapporte que les Bastonnois ont 8 régiments en marche et quatre généraux pour descendre à Québec. Ces nouvelles font sauter les cœurs Bastonnois de joie.

Une personne de crédit nous assure qu'un sauvage est passé de jeudi dernier pour porter la nouvelle au général Carleton que le régiment du Roi, les sauvages et 700 canadiens sont à la galette et qu'ils attendent ses ordres pour descendre.

Les habitants de Machiche à ce qu'on dit se proposent de faire prendre M. de Tonnancourt et M. Leproust fils. L'on doit juger de notre situation de voir tant de malheureux qui courent à la perte de cette misérable province. Nous sommes entre la mort et la vie depuis que les gueux de canadiens montent, ils sont comme des enragés et ne cherchent que le pillage et le meurtre. Fasse le ciel que nous puissions être bientôt délivrés de leurs mains. M. Guky qui était en cette ville depuis quelques jours pour se soustraire à

plusieurs coquins qui le voulaient prendre, est parti aujourd'hui pour s'en retourner chez lui, après avoir obtenu un ordre du commandant pour que ses ennemis ne lui fassent aucun dommage.

15.—Le Général Thomas est arrivé avec le reste de la troupe qui était restée à Déchambault ; nous avons espérance qu'une fois qu'il serait passé que nous serions quitte d'eux ; mais notre espérance s'est trouvé vaine puisqu'il reste ici et qu'il attend encore du monde d'en haut ; il a fait prendre toutes les maisons vides pour loger sa troupe ; Il a amené le sieur Stansfield qui était parti pour aller à Québec porter des nouvelles au Général Carleton (dit-on).

L'on dit que M. Péliissier est allé au camp de Sorel pour engager les Généraux à redescendre ; cela peut bien être.

16.—Le Général Thomas est parti en bateau pour Sorel ; il a laissé environ 600 hommes qui sont logés en cette ville ; nous ne savons point quel est leur dessein.

Un habitant venant de Sorel dit qu'il n'est point arrivé de renfort aux Bastonnais, qu'il y a tout au plus 7 à 800 hommes, qui se retranchent et qui n'ont que 6 pièces de canon.

Il s'est fait beaucoup de nouvelles sur l'absence de M. Leproust fils et M. Paradis ; les uns ont dit qu'ils étaient fait prisonniers par les Bastonnois et que M. Leproust avait eu le bras cassé ; les autres qu'ils étaient prisonniers dans les batiments les fers aux pieds et aux mains ; mais enfin nous avons appris par une personne sure qu'ils étaient rendus à Québec.

Le sieur Stansfield qui était parti de cette ville pour aller à bord des batiments et qui a été fait prisonnier en revenant, a été élargi aujourd'hui, les Yankees n'ayant point trouvé de preuves contre lui ; il me dit que le 11 de ce mois les Bastonnais avaient pillé tout ce qu'ils avaient pu trouver au moulin de Lotbinière, bled, farine etc.

17.—Un nommé Laliberté de Bécancourt, venant de Montréal pour se faire payer des effets que les Yankees lui ont pris l'automne dernier à Québec, dit avoir passé par Laprairie et qu'il n'y a pas plus de 500 hommes ; qu'à Sorel tous ceux qui montent suivent presque tous leur route à la Nouvelle Angleterre, qu'il ne s'est point aperçu qu'ils fassent aucun retranchement. Il n'a pas été payé.

Trois Hurons venant de Québec ont dit qu'il y était arrivé neuf transports chargés de troupes, nous espérons au premier vent du Nord-Est les voir arriver ici.

L'on dit que deux habitants de la paroisse de St. Louis dans la rivière Chambly sont passés par le côté du sud pour aller à Québec demander grâce à M. le Général Carleton ; je souhaite qu'ils la

puissent obtenir, du moins les autres paroisses rentreront peut-être en elles-mêmes.

M. Gogy craignant que ses ennemis qui ont causé le pillage chez lui n'attendent à sa personne, est venu en ville jusqu'à ce que le reste des troupes du congrès soit passé.

18.— M. Péliissier arrivant de Montréal, rapporte qu'il y a 10,000 hommes à Sorel pour descendre à Québec.

19.— Nous avons aperçu une Goëlette qui descendait et comme M. Péliissier avait rapporté la nouvelle ci dessus, nous pensions que c'était du monde ou des vivres qu'elle apportait ; mais notre crainte n'a pas duré longtemps en voyant qu'elle était allège et qu'elle venait chercher le bagage des officiers qui sont en cette ville.

20.— Des lettres venues de Montréal disent que mercredi il a passé 150 Bastonnois de la ville pour aller aux Cèdres au devant du régiment du roy, les sauvages et les canadiens qui y sont, et que jeudi l'on avait entendu tirer plusieurs coups de canon d'où l'on présume qu'il y a une action.

Des gens de cette ville qui ont été à Montréal mener des canots d'écorce et qui sont de retour aujourd'hui rapportent qu'il n'y a pas plus de cent hommes Bastonnais à Montréal.

Aujourd'hui les sieurs Proust et Paradis revenant de Québec se sont enretournés par la crainte d'être fait prisonniers par les Bastonnois, vu que bien des personnes savaient qu'ils étaient de retour.

Un bateau venant de Sorel est arrivé à dix heures du matin qui a apporté la nouvelle que les Royalistes avaient repris Montréal et tué tous les Bastonnois et Canadiens du congrès qui se sont trouvés dans la ville ; aussitôt cette nouvelle arrivée, les Bastonnois se sont préparés à partir pour Sorel, ils sont partis de cette ville à trois heures après-midi.

Nous attendons avec impatience les troupes du roi, d'en bas. Comme il restait quatre officiers malades à l'hôpital de cette ville hors d'état de pouvoir suivre l'armée, les Bastonnois par l'avis de M. Banfield avaient dessein d'emmener avec eux quatre personnes des plus notables de la ville pour être otages de leurs malades ; Mr. Péliissier s'étant trouvé avec eux lorsqu'ils en parlaient ; leur dit qu'ils feraient très-mal qu'ils allaient irriter le reste de la nation contre eux ; ce conseil fut accepté et l'on prit personne. Les malades ont été bien rassurés, quand on leur a fait voir la proclamation de M. le Général Carleton ; ils ne pouvaient se lasser de dire que M. de Carleton était un grand homme généreux et humain.

24.— La prise de Montréal qu'on avait annoncée se trouve fausse, mais il est certain qu'il y a eu un action aux Cèdres et que les

Royalistes ont remporté victoire ; les Bastonnois y envoient beaucoup de monde pour empêcher que la troupe du roi n'y pénètre.

Ce matin à huit heures quatre Bastonnois sont arrivés dans cette ville venant d'en haut, ils ont dit qu'ils venaient de la pointe de Lévis, mais nous pensons que ce sont des espions qui viennent voir ce qui se passe ici. Il en est arrivé un autre d'en bas, armé, il dit être déserté de Québec, il est dommage qu'on ait point de troupes ici pour les prendre.

Des Hurons de Lorette venant d'en haut nous apprennent que les Royalistes ont tué et fait prisonnier tout le parti Bastonnois qui avait été envoyé aux Cèdres et qu'ils devaient les attaquer ce matin à heures dans le retranchement qu'ils ont fait à Lachine ; dans l'action des Cèdres, les Royalistes ont pris deux pièces de canons aux Yankees.

27.— Ce matin à la pointe du jour il est arrivé deux bateaux avec 24 Bastonnois armés qui ont voulu surprendre les Royalistes. Ils se sont adressés d'abord chez Mr. Leproust pour prendre son fils ; ayant été averti de leur recherche, il est passé par une fenêtre sans bas ni souliers et s'est retiré dans le bois.

Ils avaient cependant investi la maison, mais il s'est sauvé sans qu'ils s'en soient aperçus. Voyant qu'ils ne le trouvaient point chez son père, ils sont allés chez Mr. de Bellefeuille faire la recherche partout sans succès ; enfin ils se sont lassés de chercher le sieur Proust ; ils ont été à l'hôpital prendre quatre malades, les ont embarqué dans leurs bateaux et sont partis.

A 8 heures du matin nous avons aperçus à Champlain douze bâtiments qui montait, cela a fait changer notre crainte en joie, les Royalistes qui ce sont trouvé au bord de l'eau voyant les bâtiments ont crié : *Vive le Roy* ; Mrs. Leproust et Paradi qui étaient dans le bois, ont été avertis et sont revenus vers onze heures, nous n'avons pas eu la consolation de voir arriver les bâtiments ; le vent du Nord-Est ayant tombé.

28.— Le sieur Bazile Duchainy a été arrêté par un parti commandé par M. Godfroy de Tonnancourt, ayant été soupçonné d'être d'intelligence avec M. Medet comme l'ayant servi tout l'hiver, il a été envoyé aux frégates qui sont à Champlain. A deux heures de l'après midi je vis arriver deux personnes dans une calèche venant d'en haut, j'en donnai aussitôt avis à M. de Tonnancourt, qui envoya M. Laframboise avec moi chez M. Lells pour savoir qui c'était, nous reconnûmes que c'était deux royalistes de Montréal, qui nous apprirent que les Bastonnois avaient perdu deux parties de 500 hommes chaque, tant aux Cèdres qu'à Lachine ; ils nous donnèrent avis aussi qu'il y avait un Bastonnois tout acoutré qui entrait

dans la ville, M. Marchand, de Baticand, et moi nous le fûmes prendre, il se rendit volontiers, il nous dit qu'il était déserté de Sorel avec quatre autres dont deux avaient traversé au Sud et que les deux venaient d'arrière lui, il dit qu'il était malade depuis quelques jours ; M. Laframboise le fit mettre à l'hôpital en conformité à la proclamation de M. le Général Carleton.

Le garçon de M. Marin arriva de la Rivière du loup sur les deux heures et demi, qui est venu l'avertir de ne point aller chez lui, qu'il y avait un détachement de 40 hommes Bastonnais et Canadiens qui était venu la nuit passée pour le prendre ainsi que M. Baucin : qu'ils avaient été chez M. Gugy à Machiche et qu'il croit qu'ils y ont pillé ; il dit avoir entendu dire aux canadiens Bastonnais qu'ils devaient venir ce soir à la ville, nous nous tenons sur nos gardes.

Nous avons appris avec joie qu'il était arrivé à Québec la semaine dernière 40 batiments chargés de troupes.

29.—Mr. Farguson et deux autres personnes de Montréal qui s'en sont échappés sont passés aujourd'hui pour aller à bord des batiments qui sont à Champlain ; ils nous confirment les deux faits que les Bastonnais ont perdu du coté d'en haut, et ils nous ont dit que les sauvages qui sont avec le parti du roi se comportent très humainement envers les prisonniers qu'ils font.

30.—Plusieurs personnes de la pointe aux Trembles de Montréal sont arrivées en cette ville, pour se sauver des ennemis qui les veulent prendre ; on dit que M. Cuthebert de Berthier a été fait prisonnier et qu'on lui a pris 3,000 minots de bled.

31.—Monsieur Lavalterie et plusieurs autres messieurs venant de Montréal nous apprennent que les Bastonnais ont fait un accord avec les Royalistes qui sont du coté d'en haut, c'est à savoir qu'ils ont promis de renvoyer les prisonniers qu'ils ont fait à St. Jean l'autonne dernier, et les Royalistes se sont engagés à remonter les prisonniers qu'ils ont fait tant aux Cèdres qu'à La Chine ; qu'en outre que les Royalistes leur ont proposé de se renfermer dans Montréal et qu'ils se retireraient à la Galette sans quoi ils allaient continuer à les harceler.

Le Sieur Bélisle, interprète des sauvages de St. François, vient d'arriver ; il était parti il y a deux jours pour porter les ordres à M. le Général Carleton ; étant arrivé à St. François, il a été averti qu'on le voulait prendre, les sauvages lui dirent : ne crains point nous te défendrons si l'on vient pour te prendre, mais ayant su pendant qu'il était au village que 300 hommes Bastonnais l'environnaient, il prit une baguette à sa main et faisant semblant de

badiner, il passa à travers les ennemis sans qu'ils le reconnurent étant passé il prit le bois et de là et venu ressortir à la baie et de là ici.

Jun 2.—Les batiments qui étaient à Champlain depuis 8 jours aujourd'hui, à leur passée de la ville, les volontaires les saluèrent de trois volées de mousquet en criant 3 fois vive le Roy ; les batiments y ont répondu de quatre coups de canon. Les cœurs Bastonnois ne les regardaient que de coté ils ne sont pas si contents que quand leurs frères descendaient en bateau.

4.—Aujourd'hui étant le jour de la naissance du roi, toutes les troupes se sont rendues dans la Commune, ont fait trois décharges de fusil et les batiments la même chose de leurs canons.

Nous apprenons qu'il y a 600 Yankees à Nicolet que quelques habitants de la paroisse ont été chercher, ils ont voulu s'emparer de M. Bellarmin, capitaine de milice, de son beau père et de deux de ses beaux frères, mais ils sont échappés par le bois et sont venus en ville. Plusieurs Montréalistes qui ont abandonné leurs maisons sont venus se réfugier ici.

8.—A quatre heures du matin, le sieur Landeau, capitaine de milice de la Pointe-du-lac, est arrivé en cette ville, qui a donné avis qu'il y avait un fort parti de Yankees débarqué pour venir ici. Aussitôt le colonel Fraser a fait battre la générale et rassemblé son monde au nombre de 7,000 ; plusieurs piquets ont été envoyés dans les différents endroits où les Yankees pouvaient pénétrer.

Sur les 8 heures ils ont paru au bord du bois derrière la terre de M. Laframboise ; nos troupes y ont fait un feu continuel pendant deux heures, tant du canon que de la mousqueterie et de batiments, ce qui a obligé les Yankees de se retirer dans les profondeurs ; nous n'avons qu'environ que douze blessés ; point de mort, grace à Dieu. Ce parti était conduit par le nommé Larose et Dupaul qui avaient juré Antoine Gautier de les conduire à travers les bois ; mais qui la fait d'une manière à donner le temps à nos troupes de se préparer au combat, en faisant plusieurs caracales dans le bois ; et feignant de ne pas connaître le chemin, sans quoi ils nous auraient surpris avant le jour.

A trois heures après-midi nous avons appris que nos troupes ont pris aux Yankees, 20 batteaux, 20 quarts de lard et outre deux ou trois hommes prisonniers et 8 pièces de canon ; nos volontaires ont fait des merveilles.

A 6 heures M. le Général Carleton est arrivé de Québec accompagné de Mr. son frère et Mr. Lanaudière ; il est parti aussitôt pour se rendre à la pointe du lac.

9.— Les prisonniers que l'on a fait hier sont arrivés dans cette ville parmi lesquels étaient le général Thompson, son aide de camp et un colonel qui a été pris à la pointe du lac par un nommé Baiville de Laprairie et un nommé Chabot, il y avait aussi parmi ces prisonniers un nommé Langlois, capitaine des milices du cap Sante.

Nous apprenons par les habitants de Machiche que depuis le jour de la bataille donnée le 8, il sort des Bastonnois du bois, qui sont blessés et qu'il y en a plusieurs de morts, en conséquence un parti de canadiens de cette ville sont allés dans le bois faire la recherche des blessés pour les amener en ville.

L'ILE MANITOULINE. ¹

L'île des Outaouais, ainsi dénommée par les Indiens, est connue dans l'histoire du Canada sous le nom d'île Manitouline ² corruption du mot "*Manitowaning*," "résidence de l'Esprit," nom de la grande baie où se trouve maintenant le village Manitowaning, et qu'habitent aujourd'hui non les esprits, mais des employés du gouvernement, un surintendant, un médecin, un interprète, un prêtre catholique et un ministre anglican.

Cette île avait été habitée jadis par les Outaouais, que la crainte des Iroquois avait fait émigrer du côté du Lac Michigan, elle avait été ensuite occupée par des tribus éparses d'Ojibouais ³, dont la grande partie vivait de chasse et de pêche.

¹ M. Charles de Lamorandière, interprète du gouvernement pour les sauvages de l'île Manitouline, est l'auteur de cette esquisse. Elle est sans doute incomplète, mais elle pourra contribuer à faire connaître une partie éloignée du pays. Les annotations sont de M. Joseph Tassé. (*Note de la Rédaction.*)

² Voici les noms divers qui ont été donnés à cette île. Nous les extrayons des annotations du R. P. Martin à la *Relation* de Bressani.

"Ekaentaton, Ekaentouton, Ekaentoton (*Relation* de 1612. Manuscrits contemporains), Ile Ste Marie, ainsi nommée par les missionnaires quand ils y commencèrent une mission algonquine en 1648). Ile des Outaouaks (*Relation*)—Ile de Kaoutatan (*Carte de Champlain*), Ile de la nation des Cheveux Relevés (*Ducreux, Historia Canadensis*). Ile des Andatawawat (*Bressany*), Champlain en 1613 donne aux Ottawas le nom de la nation des cheveux relevés, à cause de la forme de leur chevelure."

—Voici ce qu'on lit dans les *Notes* dont le P. Traillham a fait suivre le *Mémoire* de Nicolas Perrot, le célèbre voyageur dans l'Ouest :

"Perrot désigne sous le nom d'île des Outaouais, la grande Manitouline, résidence primitive des Outaouais proprement dits (*Ondatawawat*, cheveux relevés). Elle est encore habitée par les restes de cette nation et par quelques centaines de sauteurs."

³ Chippewais ou Sauteurs.

Ce n'est qu'en 1833, que trois familles d'Outaouais venant du Lac des Deux Montagnes, vinrent s'établir dans l'île et fondèrent le village de Wikwemikong. Un an plus tard, plusieurs familles d'Ojibouais, de la Rivière Froide (Coldwater), extrémité Est de la Baie Géorgienne, vinrent augmenter le nombre des Indiens du nouveau village.

En 1835, durant l'été, plusieurs familles d'Outaouais, du Lac Michigan¹ vinrent à Pénétanguishine, pour recevoir leurs présents annuels du gouvernement. Ils conçurent l'idée de s'établir dans l'île et commencèrent de suite des défrichements. La même année, le Lieutenant Gouverneur du Haut-Canada, Sir John Colborne, voulut tenter la réunion de tous les Indiens de cette province (alors au nombre de 6,507) dans l'île Manitouline, et d'en faire, s'il était possible, de vrais colons.

Le Surintendant des Indiens, M. J. G. Anderson, fut envoyé pour choisir une place pour la fondation d'un village. La baie de Manitowaning fut agréée pour cette fin, et dès le printemps de 1836, M. Anderson, accompagné d'un médecin, d'un ministre, d'un maître d'école et de plusieurs ouvriers, vint jeter les fondements du village projeté.

Un moulin à scie, un hangar et les autres bâtisses nécessaires aux employés du Gouvernement, furent érigés et terminés. Cette même année, les Indiens furent invités à cet endroit, pour y recevoir leurs présents annuels. Sir Francis Brown Head, successeur de Sir John Colborne, était présent à la distribution des dons. Ce fut lui qui passa avec les chefs sauvages le fameux traité qui garantissait aux Indiens, qui séjourneraient dans l'île, la possession exclusive de toutes les îles environnantes, dites les "Iles Manitoulines."²

¹ Mgr. Gaulin, coadjuteur de Kingston, en parle ainsi dans une lettre qui donnait le rapport de son voyage au Lac Huron :

"Le 12 juillet (1838), nous avons atteint la pointe Est de l'île appelée la grande Manitouline, environ 180 milles au dessus de Pénétanguishine. J'ai trouvé là, 35 familles sauvages venues, quelques unes de la Rivière-Froide, et la plupart de l'Arbre-Croche sur le Lac Michigan. Ces Indiens sont tous excellents catholiques, ils m'ont paru industrieux et amis du travail. Voilà deux ans à peine qu'ils se sont établis dans cette île et, déjà, grâce à leurs soins, d'immenses terres autrefois nues, sont couvertes aujourd'hui d'abondantes récoltes.

Ils se sont bâti en bois de solides habitations et une chapelle assez convenable ; le terrain sur lequel ils ont assis leur église et leur village ne pouvaient être mieux choisi, ni dans une situation plus agréable. C'est une des plus jolies baies de l'île. Plusieurs autres familles catholiques de Makinac, du Sault Ste. Marie, de la Rivière Froide, de l'Arbre-Croche et des autres parties du lac se proposent de venir au printemps prochain s'établir dans cette anse et dans la baie voisine." (*Annales de la propagation de la foi*. Vol. 12. P. 425).

² Dans une dépêche au Secrétaire des colonies, sur les affaires Indiennes, il rapporte ce qui suit à propos des délibérations qui eurent lieu :

Plusieurs milliers d'Indiens se réunirent à cet endroit et reçurent leurs présents sous les yeux de Sir Francis qui les appelait ses enfants.

Une grande partie d'entre eux étaient des Outaouais du Michigan ; leurs chefs étaient les signataires du traité en question. Ils étaient invités à venir s'établir dans l'île. A peu près la moitié des Outaouais du Michigan vinrent, à cette invitation, se fixer à Wike-wemikong et autres endroits de l'île. Ce sont ces Indiens, que les employés du Gouvernement ont eu et ont encore la maladresse d'appeler " Indiens Américains."

On les a même ainsi dénommés sur les journaux en y ajoutant l'injuste épithète de " déloyaux,"—eux qui en répondant à l'invitation d'un Gouverneur Anglais abandonnèrent maints avantages, entre autres une annuité de dix piastres pour chaque personne, pour venir vivre et mourir sous le drapeau Anglais auquel ils sont depuis si longtemps fortement dévoués.¹

C'est aussi en 1835, que le zélé M. Proulx, prêtre séculier et canadien, vint planter, avec toutes les cérémonies de l'église, une grande croix dans le nouveau village de Wikiwemikong, croix qui existe encore et autour de laquelle se groupèrent les Indiens.² Au

" Quand le jour arriva, j'adressai la parole aussi longuement que possible aux Indiens ; je les trouvai très sensibles sur leurs intérêts réels.

Les Indiens s'étaient assemblés antérieurement pour délibérer sur le sujet, et avaient nommé l'un de leurs plus grands orateurs pour me répliquer. L'individu choisi était Sigowah (l'Oiseau Noir) célèbre parmi eux pour avoir, il est dit, parlé en divers publiques occasions, sans arrêt, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher.

Rien n'est plus satisfaisant, que la manière calme avec laquelle le chef donna, au nom de la grande tribu Ottawa, son entière approbation à mes projets, en disant que les Chippewas et Ottawas consentaient à se désister des 23,000 Iles et que les Sangins consentaient aussi à donner 1½ million d'acres adjoignant les terres de la compagnie du Canada."

¹ Qu'on se rappelle seulement les importants services que rendirent ces sauvages à la défaite de Braddock, le 9 juillet 1756, et leur adhésion en partie à la cause anglaise, dans la guerre de 1812 !

2-Nous citons encore la lettre de Mgr. Gaulin :

" Le digne et zélé M. Proulx, qui est très-aimé des sauvages de toutes les croyances et de toutes les castes, a beaucoup travaillé avec mon chapelain, M. Lefebvre, et leurs catechistes à préparer les catholiques et les catéchumènes pour la réception des sacrements de baptême, d'eucharistie et de confirmation..... Avant notre arrivée, ces pieux sauvages avaient bâti une espèce de chapelle qui consistait en une légère charpente, recouverte sur le toit et sur les côtés d'écorces de cèdre : au fond ils avaient élevé un autel assez bien orné : cette chapelle qui pouvait avoir 50 pieds sur 30, ne fut pas, néanmoins assez spacieuse pour contenir toute la population catholique. Leur curiosité était si ardente, que, ne pouvant trouver place dans la chapelle, ils démolissaient ses fragiles parois pour mieux voir et entendre ; au point que le dernier jour, à peine restait-il dans l'entourage de la chapelle assez d'écorce pour nous mettre à l'abri du vent."

(Annales, etc., page 428.)

Révd. M. Proulx revient donc l'honneur de l'établissement de cette mission : en 1836, il vint demeurer au milieu d'eux et y resta jusqu'en 1845, après avoir fait bâtir un presbytère en pierre à ses frais. Il remit sa mission entre les mains des Pères de la Compagnie de Jésus qui l'ont administrée depuis avec un zèle infatigable.¹

En 1837, six petits villages étaient déjà formés, ceux de Manitowaning et de Wikwemikong étaient les plus considérables.

Le surintendant local qui se mêlait de religion voulut que le village de Manitowaning fût entièrement protestant, et, en conséquence, il devait recevoir les faveurs exclusives du Gouvernement. Le lecteur aurait peine à le croire, le Gouvernement faisait bâtir de belles maisons pour les Indiens protestants, leur fournissait des articles alimentaires pour deux ans et des ustensiles aratoires, etc. Les Indiens catholiques ne recevaient rien : ils étaient obligés de bâtir leurs maisons, défricher les terres et en même temps pourvoir à leur subsistance. De plus, quelques familles catholiques qui, par des liens de parenté, tenaient à rester dans le village de Manitowaning, se virent refuser ce droit ; on obligea même des enfants qui avaient embrassé la religion catholique de quitter le toit paternel, et d'aller se retirer dans les villages et vivre en orphelins.

Quelques années plus tard, le surintendant, honteux de ces criantes injustices, commença à être plus juste pour les sauvages catholiques. Il leur fit bâtir un moulin à scie dans leur village, leur fournit des matériaux pour la construction de leurs maisons et des ustensiles pour la culture, etc.

Après ces actes rien moins qu'équitables, exercés contre les Indiens catholiques, est-il surprenant que ceux-ci n'aient pas gardé un levain d'antipathie contre les surintendants,—antipathie qui aurait cessé si ces derniers ne l'eussent alimentée par leurs malveillances continues ; et les troubles qui ont fait tant de bruit, ces années passées, dans la province, n'auraient peut-être jamais eu lieu.

Le village Manitowaning, celui qui a été le plus favorisé, ne présente plus maintenant que des ruines, les cheminées qui sont encore debout représentent un village qui aurait été dévasté par le feu. Les milliers de louis qui y ont été dépensés l'ont été en pure perte.

Aussitôt que le gouvernement eût cessé ses libéralités envers ses

¹ Voir les lettres des missionnaires jésuites publiées dans les *Annales* par les P. P. Hanipaux, Kohler, Frémiot, Choné, etc.

habitants, il se dispersèrent de tous côtés, laissant derrière eux quelques familles et les employés du gouvernement. ¹

Le village de Wikwemikong quoiqu'il ne soit pas dans un état florissant, n'a jamais été abandonné par les sauvages catholiques, qui comptent maintenant six à sept cents âmes.

Les sécheresses consécutives de ces dernières années avaient rendu leurs terres improductives et les avaient presque réduits à la mendicité ; leurs forêts sont devenues la proie d'un feu dévastateur ; leurs sucreries qui étaient pour eux une grande source de produits ont été détruites ; les sauterelles, l'an dernier, ont fait un dégât considérable dans leurs champs ; il leur reste cependant une dernière ressource que ni le feu, ni les sauterelles ne peuvent détruire : c'est la pêche.

Pendant bien des années, le Gouvernement a entretenu, dans le village Manitowaning, un maître d'école, auquel on payait un salaire de trois cent soixante piastres par années, pour enseigner à vingt écoliers et quelquefois à moins.

Le Gouvernement payait aussi et paie encore un maître d'école pour le village de Wilwemikong, où il y a soixante et quinze écoliers qui fréquentent l'école régulièrement ; cependant le maître d'école n'a que deux cent quarante piastres par an. Les Révérends

1 L'extrait suivant des *Missions Chrétiennes* de Marshall, corrobore en tous points ce qui vient d'être énoncé :

“ Vers l'année 1836, peu de temps après le traité qui garantissait aux sauvages Ottawas la grande Ile Manitouline, le capitaine Anderson voulant aider les Indiens à mettre en pratique les bons conseils dont l'administrateur était prodigue à leur égard, eut l'intention de fonder dans cet Ile du Lac Huron un établissement durable. Il fit appel à tous les sauvages protestants et catholiques, il assigna aux premiers la baie de Manitowaning, aux seconds celle de Wikwemikong, et leur persuada de bâtir un village dans chacun de ces endroits. Le surintendant se contenta de tracer le plan du village catholique, tandis qu'à Manitowaning, il construisit des maisons aux frais du gouvernement, établit des ateliers, et appela pour les diriger, des artisans choisis parmi ses compatriotes, un ministre et un médecin.

M. Anderson poussa l'attention jusqu'à fournir des vivres à ses Indiens pendant les premières années. Tant d'avantages offerts aux protestants ne purent séduire les sauvages catholiques ; s'il y eût des exceptions, elles furent extrêmement rares.

Quant aux païens, le surintendant les vit tout d'abord affluer à Manitowaning ; mais lorsqu'il voulut les obliger à travailler, des murmures se firent entendre, et aussitôt qu'il eût diminué les subsides, la désertion commença. Déjà tous les maîtres d'ateliers étaient partis, lorsque le capitaine lui-même fut appelé à une autre surintendance. C'en était fait : le village se débanda complètement. Aujourd'hui de toutes les bâtisses élevées à si grands frais, on ne voit plus que les maisons des employés du gouvernement : “ ce n'est plus qu'un *village de cheminées*,” disent plaisamment les sauvages, les cheminées en maçonnerie étant seules restées debout. A la baie du Castor (Wibwemikong), le plan du village a été fidèlement suivi, sans qu'aucun agent du gouvernement y ait mis la main autrement que pour le tracer ; il forme une jolie bourgade d'environ 700 âmes, et ses habitants ont colonisé. Dès le principe, les sauvages catholiques ont pourvu eux-mêmes à leurs besoins. Le ministre des deux Pères Jésuites missionnaires n'était pas sans porter des fruits, puisqu'en 1857, 1,254 habitants de l'Ile se répartissaient ainsi : catholiques, 1,005,—protestants, 104,—infidèles, 145. Vol. II, page 404.

Pères Jésuites ont appelé à leur aide pour l'enseignement des filles, des demoiselles appartenant à une congrégation dites des " Filles de Marie," qui viennent de Cleveland, E.-U. Elles ont un bon établissement dans ce village où elles instruisent les petites sauvagesses de tout ce qui est du ressort de la vie domestique ; en sorte que si les Indiens de Wikewemikong n'apprennent pas grand chose ; on ne doit pas en imputer la faute à ceux qui sont chargés de leur éducation. Dans les autres villages, les sauvages n'ont pas ce même avantage, aussi semblent-ils diminuer en nombre ; plusieurs familles suivent encore leurs habitudes nomades. Elles vont et reviennent, suivant leur caprice.

Les troubles des Indiens datent de l'heure où les blancs jetèrent un œil de convoitise sur l'île. Les employés la vantaient sans cesse comme étant la meilleure terre du monde, disant qu'il ne convenait pas de la laisser à une poignée d'Indiens, qui n'en feraient nul usage ; que ces terres donneraient un grand revenu au gouvernement et procureraient l'avantage au pays de pouvoir y établir des colons, etc.

Sur ces différents rapports, le gouvernement fit des démarches pour obtenir toute l'île. MM. Bartlett et Lindsay partirent, en 1861 de Toronto et vinrent faire des propositions aux Indiens qui s'étaient réunis en conseil au village de Manitowaning. Ils rejetèrent d'une manière unanime les propositions du gouvernement. Quatre chefs parlèrent tour-à-tour ; les trois tribus : Outaouais, Ojibwais et Potowatiomies étaient représentées par leurs députés respectifs. M. Lindsay, soutenait que l'île n'avait pas été cédée par le gouvernement, à la condition qu'elle serait entièrement peuplée d'Indiens.

Le chef Potowatomi se leva et dit : " J'étais présent lors du traité de 1836. J'ai vu de mes propres yeux et entendu de mes propres oreilles, que cette île serait exclusivement réservée pour les Indiens ; si la parole d'un gouverneur anglais ne doit pas être respectée ; nous n'avons plus qu'à déplorer notre sort." ¹

1. Voici un extrait du traité tel qu'on le trouve dans l'Appendice au *Journal de l'Assemblée Législative* du Haut-Canada, pour 1837-38 :—

" Il appert que ces îles, où nous sommes en assemblés en Conseil, sont aussi bien que celles qui se trouvent sur le rivage du Lac Huron, réclamées également par les Anglais, les Ottawas et les Chippewas. Je considère d'après leur favorable position et qu'étant entourées d'innombrables îles poissonneuses, on pourrait en faire une très-bonne place de résidence pour les Indiens qui désirent être civilisés et être entièrement séparés des blancs, et je vous dis maintenant que votre grand-père retirera sa réclamation sur ces îles et permettra qu'on les applique à cette fin. Etes-vous, les Ottawas et les Chippewas désireux d'abandonner vos réclamations respectives sur ces îles et d'en faire la propriété (sous le contrôle de votre Grand-Père) de tous les Indiens auxquels il permet d'en faire leur résidence ? S'il en est ainsi, apposez vos marques à cette proposition. [Signé.] F. B. Head, Signé par tous les chefs.

" Manitowaning, 9 Août, 1836."

Les autres chefs firent de longues harangues ; mais elles ne valaient pas ce discours bref et énergique. MM. Bartlett et Lindsay s'en retournèrent sans avoir rien conclu avec les Indiens. Le surintendant local eut ordre sans doute de faire ses efforts pour obtenir le consentement des chefs ; et, durant l'hiver suivant, il leur parla séparément. Il employa les promesses avec les uns et les menaces avec les autres, et parvint à les diviser et à obtenir l'assentiment de plusieurs chefs.

L'Hon. M. McDougall, alors Commissaire des Terres de la Couronne, vint durant l'été et fit le traité qui porte son nom.¹ Il y était stipulé que les Indiens cédaient au gouvernement les trois quarts de l'île. Les signataires du traité en ont eu bien du chagrin ; depuis, ils ont envoyé des pétitions pour obtenir la révocation du traité ;² mais le but du gouvernement était atteint et ils n'ont pas été écoutés.

Le présent surintendant,³ au lieu d'être le protecteur, le père de ce malheureux peuple, les traite avec dédain et mépris ; au lieu d'étudier leurs mœurs et usages et leur donner de bons conseils, choses absolument nécessaires avec des tribus qui ont toujours été indépendantes, leur donne des ordres sévères et est bien souvent porté à méconnaître leurs droits. Le pauvre Indien qui est naturellement timide et lent à concevoir, ne peut s'empêcher cependant de reconnaître la malveillance du surintendant à leur égard. Aussi, ils n'ont plus de confiance en lui, ils s'en défient comme d'un être trompeur, défiance qui s'étend jusqu'au gouvernement dont il est l'employé. Je puis bien me servir des paroles d'un correspondant du *Leader*, qui disait de cet officier, il y a quelques années :

“ Il est plutôt le surintendant du blanc que de l'Indien ;” aussi les trafiquants de liqueurs illicites aux Indiens en prennent avantage.

Cette grande île, dont on a tant vanté la terre, n'est pas comme

1 Ce traité a été fait à Manitowaning, le 16 octobre 1862.

2 Voici une protestation entre autres des sauvages de Shishigmaning contre ce traité. Elle se trouve dans les papiers parlementaires de 1863 :

“ Nous, résidents de Shishigwaning [noms] : Notre père, grand chef, c'est très-bien. Nous apprenons avec plaisir que tu es disposé à écouter les sauvages, à connaître leurs pensées. Nous n'avons pas été contents, certainement non. C'est parcequ'ils ont été trompés et effrayés sans aucune cause, que nos chefs ont trafiqué de notre île. Pour nous, nous n'y avons nullement consenti. Nous attendons de toi que tu annules de ton autorité de grand chef ce que ces méchants Anglais sont venus faire ici.” 28 mai, 1863.

3 M. Dupont, objet de ces accusations, a été démis depuis que cet article a été écrit, après une enquête que le gouvernement a dû tenir sur sa conduite.

on l'a représentée ; c'est à peine si le quart est arable. En général, c'est une terre rocheuse en des endroits et sablonneuse en d'autres, le reste se compose de savanes et de rochers.

Les Révds. PP. de la Compagnie de Jésus ont beaucoup fait pour engager les Indiens à se livrer entièrement à la culture des terres. Sans compter les ustensiles pour cette fin qu'ils leur ont fournis, ils leur ont fait bâtir un moulin à farine ; mais malheureusement ce moulin a été achevé la veille des trois années de sécheresse qui se sont succédées, durant lesquelles toute végétation périssait ; de sorte que le moulin leur a été presque d'aucune utilité. C'est durant ces trois années de détresse que le gouvernement a envoyé pour les Indiens de l'île des provisions de bouche ; sans ce secours quelques-uns auraient peut-être succombé.

Plusieurs cultivateurs, depuis deux ans, sont venus examiner ces terres en vue d'en acheter ; mais elles ne leur ont pas paru propres à la culture.

Cependant le surintendant en a vendu plusieurs milliers d'acres, dont la plus grande partie devait être exploitée comme terrain à l'huile. A propos d'huile, il y en a plusieurs sources dans l'île, une seule a été exploitée par la compagnie dite "*Great Manitouline Oil Company*," qui pendant dix-huit mois a creusé trois puits ; elle a découvert l'huile, mais en bien petite quantité. Puis cela joint au prix réduit de cet article a fait que la compagnie a cessé ses opérations après avoir dépensé la somme de \$18,000. D'autres compagnies s'étaient aussi formées pour cette exploitation ; mais toutes attendaient avec anxiété les résultats des travaux de la *Great Manitouline Oil Company*, avant de commencer. Maintenant tout est suspendu, la fièvre de l'huile (*oil fever*) s'est dissipée.

Dans l'intérieur de l'île, il y a de fort beaux lacs ; le plus considérable a une étendue de quarante-cinq millés de circonférence. Ce lac est très poissonneux. Diverses sources alimentent ces lacs ; et les rivières qui en sortent sont autant de pouvoirs d'eau magnifiques qu'on pourrait utiliser pour des moulins, etc.

Il ne me reste plus que quelque chose à dire sur les Indiens de l'île. Il y a environ deux cents familles qui vivent dans des maisons comme les blancs.

Si le gouvernement leur accordait le droit de franchise, ils seraient autant d'électeurs pour les prochaines élections. En effet, plusieurs d'entre eux valent bien des blancs sous bien des rapports ; et, en fait de moralité et de capacité, ils pourraient être avantageusement comparés à certains Canadiens qui nous avoisinent ici.

CHS. DE LAMORANDIÈRE.

LES BEAUX JOURS D'AUTREFOIS.

Oh ! que j'étais heureux aux jours de mon enfance
Alors que ma jeune âme admirait en silence
De la création la sereine beauté,
Quand mon œil ébahi de tout ce qu'il ignore
Contemplant vaguement les reflets de l'aurore
Et les beaux soirs de l'été.

Je courrais à travers le val et la prairie
Promenant tour-à-tour ma vive rêverie
Sur la fleur odorante et sur les verts sentiers ;
Je cherchais à saisir dans son vol fantastique
Du léger feu-follet la flamme phosphorique
Errant dans les halliers.

Je pétrissais parfois sous les grands massifs d'arbres
Le calcaire argileux pour en faire des marbres
Que je faisais rouler sur le long du côteau ;
Et je tendais l'amorce en palpitant de joie
Aux poissons azurés dont je faisais ma proie
Dans l'onde du ruisseau.

J'érigeais des châteaux cernés de citadelles
Où venait se ployer le vol des hirondelles
Livrant assaut du bec à ces murs ébranlés ;
Et puis, faisant crouler ces pierres que j'entasse,
D'un air victorieux je lançais dans l'espace
Leurs débris mutilés.

J'aimais à parcourir la plaine diaprée
En pressant sans arrêt sur ma lèvre empourprée
Mille fraises tremblant ainsi que des grelots ;
J'ensanglantais mes mains frappant sur les épines
Pour cueillir quelques fruits penchés sur les ravines
Dont je bravais les flots.

Quel plaisir de tresser des couronnes de roses
 Et de jeter au vent tous ses ennuis moroses
 Avec les frêles fleurs que dispersaient mes doigts,
 De chanter des chansons dont au loin l'écho vibre,
 De jouir du ciel pur et de se sentir libre
 Comme l'oiseau des bois !

Quel plaisir d'emboucher le cuivre des trompettes
 Ou de faire mouvoir au doux bruit des clochettes
 Un splendide escadron de coursiers en fer-blanc,
 De poster sur l'avant et sur l'arrière-garde
 Tous mes soldats de bois qui portent leur cocarde
 Sur un casque éclatant.

Préparer à l'écart quelque piège perfide
 Où l'imprudent oiseau dardant son vol rapide
 Dans sa frayeur en vain cherche à fuir loin de moi ;
 Enlever de leurs nids les petits de la grive
 Et, sur leurs corps soyeux passant ma main furtive,
 Rire de leur effroi ;

Me former un écrin de mille belles choses,
 De pourpres verdoyants, de cailloux bleus et roses,
 De cristaux panachés comme un œillet vermeil ;
 Ravir aux papillons leurs ailes bizarrées,
 Poser sur mes bras nus leurs poussières dorées
 Scintillant au soleil ;

Entasser sous le creux d'un rocher formidable
 Des fagots de bois sec et de branche d'érable
 Où pétillait un feu vif dans les alentours ;
 Reconduire à travers halliers et marécages
 Le paisible troupeau vers les gras pâturages.....
 Tels étaient mes amours.

Au cours des clairs ruisseaux j'opposais quelques digues,
 Et puis j'y construisais au prix de mes fatigues
 Un superbe moulin, joli comme un castel.
 Mais s'il croulait, grand Dieu ! brisé par la bourrasque,
 Alors je murmurais ma colère fantastique
 A tous les vents du ciel.

Souvent je me reporte à ces scènes passées ;
 Alors je crois ouïr au fond de mes pensées
 Les sons mélodieux d'un orchestre à cent voix.
 Ils sont beaux et nombreux nos rêves de jeunesse ;
 Mais rien n'est comparable à ces heures d'ivresse
 Des beaux jours d'autrefois.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

DEUX ÉPAVES.

(Suite.)

XV

LES LIÈVRES DE CARINA.

Dès que le déjeuner fut terminé, il la pria de passer avec lui dans son cabinet ; alors, sans la relire, il lui tendit la lettre en l'invitant à s'asseoir.

— Il ne faut plus penser à cette infamie, miss Carina, commença-t-il d'un ton affectueux. Je n'ai qu'un regret, c'est que, puisqu'elle s'est produite à mon occasion, il ne soit pas en mon pouvoir d'en anéantir jusqu'à la trace. Quelle que soit la position qu'on occupe, on n'est jamais à l'abri de ces perfidies, parce qu'il est rare que les meilleurs mêmes et les plus modestes n'aient pas d'ennemis ignorés. Pour mon compte, j'ai reçu autrefois une grande quantité de menaces anonymes ; j'en recevrais encore sans doute, si je n'avais pris le parti de me cacher à la campagne... Cependant, miss Carina, vous reconnaîtrez avec moi que votre situation prête plus que toute autre, pour ceux qui ne nous connaissent pas, à des interprétations méchantes. C'est la faute des circonstances. Vous et moi nous savons à quoi nous en tenir sur ce que dit votre correspondant, le public n'en sait rien. Il ne juge que sur les apparences et s'égare neuf fois sur dix ; malheureusement son opinion.

fait loi, et nous devons nous y soumettre. Ne vous méprenez donc pas sur le sentiment qui me dicte ce qui me reste à vous dire. Une femme, surtout lorsqu'elle a votre âge et votre beauté, n'a pas le droit de rien négliger pour protéger non son honneur, le vôtre n'est pas en jeu ici, mais sa réputation aux yeux du monde. La plus légère atteinte à la considération qui l'entoure a pour elle une gravité immense, car jamais elle ne peut récuser ces appréciateurs invisibles qui rendent des arrêts sans appel. C'est pour cela que je crois indispensable, dans votre intérêt, d'imposer silence aux calomniateurs, en leur enlevant tout prétexte. On critique votre présence ici, et pourtant vous y êtes avec votre mère, que ne dirait-on pas si je vous emmenais seule dans une ville d'eau ? Pour vous, plus encore que pour moi, je ne veux pas paraître encouragé des bruits aussi préjudiciables à votre avenir. Je préfère, bien qu'il m'en coûte, me séparer de vous. Aussi bien, mon projet est de changer le système d'éducation de ma fille, et de renoncer au concours d'une institutrice.

M. de Berlerault avait fini, et Carina, blanche comme la cire, le teint mat, les yeux fixés au sol et les lèvres entr'ouvertes, pétrifiée, pour ainsi dire, ne faisait pas un seul mouvement. On a compris déjà que cette lettre, dont l'effet l'atterrait, n'était anonyme que pour M. de Berlerault, non pour elle, qui en connaissait on ne peut mieux l'auteur. Mais, en l'écrivant, elle ne s'était pas attendue à ce dénoûment, tout autre que celui qu'elle avait prévu. L'expédient lui avait paru excellent et bien approprié à son maître. Puisqu'il aimait les combinaisons toutes faites et voulait s'éviter jusqu'à la peine de penser, il trouverait dans les insinuations dont le billet était habilement farci l'idée, s'il ne l'avait pas eue encore, qu'elle tenait tant à faire prévaloir. Elle avait compté qu'à sa lecture, M. de Berlerault, qui était loyal et violent, s'indignerait, jetterait au feu cet abominable papier et crierait à l'infamie. Mais elle se disait aussi que la pensée d'un mariage lui serait ainsi bel et bien suggérée et que, petit à petit, elle pénétrerait en lui. Il n'était pas susceptible, elle le supposait du moins, de céder à une pression anonyme, ni capable de la congédier par crainte de la médisance. Un caractère un peu faible aime à résister à l'intimidation, il a ainsi l'occasion de se croire de l'énergie et ne la dédaigne pas. Tous ses calculs étaient déjoués. Au lieu de la servir, cette nouvelle intrigue avait précipité sa perte. Que dire maintenant, pour détourner ce coup inattendu ? Telle était l'unique préoccupation de Carina, pendant qu'elle était immobile comme une statue, en présence de son maître silencieux.

Sa déconvenue ne s'était manifestée par aucuns signes extérieurs

perceptibles, autres que son immobilité et sa pâleur. Elle releva la tête bientôt, et d'une voix grave, cherchant ses mots, avec toutes les apparences d'une émotion contenue qui, si elle existait en réalité, n'était pas du tout de la nature de celle qu'affectait Carina :

— J'avais espéré, monsieur, répondit-elle, que ma conduite depuis que vous m'aviez chargée de l'éducation de mademoiselle Sabine, la manière dont vous aviez paru apprécier mes services, la confiance que vous vouliez bien me témoigner me garantiraient d'un congé signifié avec aussi peu de ménagement. Je me trompais...je...

Suffoquée par des sanglots admirablement réussis, elle fondit en larmes. M. de Berlerault lui adressa quelques paroles empreintes de cordialité sur un ton tel, que ses espérances presque éteintes se ranimèrent soudain. Elle se cramponna à ce fragile appui, et se décida, par une inspiration subite, à donner à la scène plus de développement.

— Je m'étais imaginé, continua-t-elle, à voir mademoiselle Sabine si aimante, vous si affectueux et si bon... que je n'étais plus pour vous une étrangère... Je me croyais presque de votre famille... Je suis cruellement punie de mon erreur...

M. de Berlerault ne put se défendre d'une émotion très-sincère, celle-là ; le désespoir de Carina était navrant, et la jeune fille était bien belle. Il y a des femmes qui savent si admirablement pleurer ! Il se rapprocha d'elle et voulut lui prendre la main.

Elle le repoussa, d'un geste dont la rapide et fiévreuse vivacité, relevant la manche de sa robe, montra nu son bras, qui était blanc et ferme, et du même coup dénoua ses magnifiques cheveux noirs.

— Laissez-moi ! dit-elle. J'étais folle !... mais je le suis plus encore de ne pas savoir réprimé mon affection... Excusez-moi, monsieur, je n'ai pas été maîtresse du premier saisissement.

Avec une grâce sans pareille, elle releva lentement ses cheveux et, en se cambrant, pour les retenir de ses deux mains qui embrassaient avec peine leur masse soyeuse, fit ressortir la svelte élégance des contours de sa taille, les délicates attaches de ses poignets, le modelé exquis de son cou frais, rond et poli comme l'ivoire. Toutes ces agaceries muettes étaient inutiles, elle le comprit avec ce tact merveilleux qui est un des caractères principaux de la finesse spéciale aux femmes, et qui leur indique avec certitude le degré de puissance qu'elles possèdent sur l'homme. La partie était perdue, il ne lui restait plus qu'à se résigner.

M. de Berlerault ne supposa pas un seul instant que tout ce désespoir, si habilement mis en œuvre, fut une scène de comédie. Il n'en fut pas touché cependant, par une cause fort simple ; il n'avait aucun amour pour Carina. Son chagrin, sans le laisser complète-

ment indifférent, ne lui enlevait rien de la fermeté que lui inspirait une résolution inébranlable. Il attendit patiemment que les larmes se fussent tariées, et expliqua avec calme les motifs qui le déterminait à agir comme il le faisait

— Au surplus, ajouta-t-il en terminant, ne vous y trompez pas, miss Carina, cette séparation, très-dure aujourd'hui pour vous comme pour moi, est toute dans votre intérêt. L'éducation de ma fille exigera plusieurs années encore ; vous êtes placé dans l'alternative ou de vous vouer à son achèvement complet, ou de renoncer aux idées que vous m'exprimiez l'autre soir ; car vous ne trouveriez pas de mari à Val-Rouvray.

Il y avait certainement dans ces derniers mots une allusion que M. de Berlerault n'eut pas besoin d'accentuer. Carina comprit que ses projets étaient éventés. Mais elle n'avait à rougir de rien puisque son maître n'en parlait qu'indirectement. Elle eut l'air de n'avoir pas saisi le sens caché de la phrase ; en conséquence, l'expression de son visage ne changea pas, seulement elle était très-pâle.

Calme, froide et digne, elle fit promptement disparaître la trace de ses pleurs de commande, et sollicita un sursis de quelques jours, qui lui fut accordé sans difficulté. Néanmoins M. de Berlerault et elle arrêtèrent séance tenante, la date du départ, et réglèrent immédiatement la question d'argent, afin de n'avoir plus à y revenir.

Carina se dominait si bien, qu'elle était à peu près dans son état ordinaire, lorsqu'un quart d'heure après, tout au plus, elle annonça à sa mère cette triste nouvelle. Mistress Mudlett la reçut assez philosophiquement ; non sans une douloureuse surprise, toutefois, mais comme un de ces événements, toujours à prévoir, qui peuvent survenir au moment où on s'y attend le moins. Elle leva les bras et les yeux vers le ciel, sans doute pour offrir à Dieu ce sacrifice. Il ne faudrait pourtant pas croire qu'elle quittât Val-Rouvray avec indifférence. On regrette toujours un peu à son âge, un appartement commode, une bonne table et l'indolence oisive d'une vie exempte de soucis d'aucune sorte.—Elle s'était tellement habituée, dans le cours de son existence aventureuse, à ne compter sur rien de stable, ayant été bien souvent comme l'oiseau sur la branche, ici aujourd'hui, là demain ; tantôt riche, d'autres fois misérable, qu'elle était un peu blasée. Elle eut le tact rare, à moins que ce ne fût de la timidité, de ne demander aucune explication à Carina.

Nul ne se serait douté, à considérer celle-ci, qu'elle était obsédée par mille pensées aiguës qui, sous l'impulsion de la colère, se dressaient en elle menaçantes, comme les dards sur le dos d'un hérisson ; car elle était assise, paisible en apparence, sur un banc du

jardin, à côté de sa mère qui ne disait mot. Seulement, ses lèvres, minces et décolorées se serraient convulsivement, et ses yeux, au regard dur et sec, luisaient comme de l'acier poli.

— On l'a retourné comme un gant ! murmurait-elle sourdement. Cette femme a fait des siennes... Je me vengerai !

Cette assurance donnée, et il n'était pas douteux qu'elle ne fût tout à fait décidée à tenir sa promesse, elle abandonna provisoirement cette idée. La vengeance est un fruit d'une saveur exquise, mais ils sont indignes de le toucher du bout des dents ceux qui le cueillent trop tôt, et dont l'impatience irréfléchie ne sait pas attendre qu'il soit à point. Elle quitta sa mère, dont la quiétude indolente et lassée, qui annonçait une organisation dépourvue de ressort, la crispait, et s'en fut dans sa chambre. Là, accoudée sur une table, la tête dans ses deux mains, elle médita sur le parti qu'il convenait de prendre en cette occurrence.

Un sourire de ses lèvres pâles, un éclair du regard, modifièrent en un instant l'expression de sa physionomie : elle venait de penser à M. de Couturier. Trouverait-elle toujours dans le député un homme disposé à lui être agréable ? Ce n'était pas sans anxiété qu'elle se posait cette question. L'épisode de la butte, qui se retraçait à sa mémoire, lui inspirait quelques inquiétudes. Comment avait-il jugé la participation qu'elle avait eue à ce petit imbroglio ? Elle l'ignorait, et ne l'avait pas revu depuis. Il la croyait coupable certainement : les hommes sont si sévères pour les femmes ! Pourtant, qu'avait-elle fait ? presque rien ; tous les torts étaient imputables à lui, qui s'était figuré qu'elle avait accepté le rendez-vous alors qu'elle l'avait refusé. Ceci était facile à démontrer ; et une fois ce point établi, présenté avec lucidité et franchise, le fait d'avoir amené Julienne sur cette malheureuse butte perdait beaucoup de sa gravité. Toutes les deux étaient venues s'y reposer et se mettre à l'abri de la foule. Elle y avait laissé madame Simon ; oui sans doute, mais avec l'intention de la rejoindre bientôt, ce dont elle avait été empêchée, à son grand regret. Où était le mal ? Restait Bardeau, lequel n'aurait pas manqué de dire qui l'avait conseillé. Ne pourrait-on encore expliquer très-bien cela ? car dans ce monde, il est possible de tout expliquer. Évidemment, on lui accorderait que la version de Bardeau contenait du vrai et du faux ; eh bien, elle avouerait le vrai qui lui semblerait bon à endosser, et nierait énergiquement ce qui serait compromettant, c'est-à-dire faux. Oserait-on lui faire l'insulte de la croire moins digne de foi que Bardeau ? Une raison plus décisive la convainquit que rien n'était désespéré : elle savait plaire à M. de Couturier, par conséquent, elle ferait de lui ce qu'elle voudrait. Les femmes comptent

beaucoup, en général, sur les sentiments qu'elles inspirent ; elles y comptent quelquefois aveuglément, parce qu'elles ne font rien à demi. Très-souvent, c'est un tort. Les hommes — ceux qui ont un peu d'expérience, cela s'entend — sont pénétrés de cette vérité, digne d'être posée en axiome : Une femme à qui on permet de se disculper y réussit toujours. Il faut les condamner sans les entendre. — Au premier abord, ce procédé sommaire paraît révoltant ; en y réfléchissant, on reconnaît que c'est le seul applicable à des accusés si dangereux, et infiniment plus forts que leurs juges.

Carina se dit que cette chance de salut était la seule qu'elle eût pour le moment à sa portée, et qu'il était urgent d'en profiter. Elle regrettait bien amèrement son illumination, car elle avait exposé le député au ridicule, ce que les hommes ne pardonnent guère. Il n'était pas le héros de sa machination, dirigée exclusivement contre Julienne. C'était bel et bon, mais elle ne pouvait pas le lui avouer. Cela empêchait-il d'ailleurs que M. de Couturier en eût reçu les éclaboussures ? Elle avait été bien imprudente : son excuse était qu'elle croyait fermement n'avoir plus jamais besoin de lui. Encore une chose impossible à dire.

Nécessité n'a pas de loi ; Carina retourna travailler dans l'avenue. Le député était à Val-Rouvray, elle en avait la certitude ; cependant il ne se rendit pas à la première sommation, pas même à la seconde. L'institutrice revint avec persistance une troisième fois, et il ne crut pas devoir lui refuser la satisfaction de lui parler, puisqu'elle semblait y tenir tant. Il arriva donc, souriant, empressé, galant comme autrefois. Carina, qui s'attendait à des récriminations, fut si satisfaite, que toutes ses craintes s'évanouirent. Aussi, après une conversation enjouée, elle n'hésita pas à lui faire cette question :

— Monsieur le baron, pensez-vous toujours à mon avenir ?

La question était appuyée d'un regard qui déterminait toute sa portée. M. de Couturier répondit aussitôt avec empressement :

— Oui, certes, miss Carina, ... mais sans m'en préoccuper ; car avec les prodigieux talents dont vous êtes douée, vous arriverez où vous voudrez.

Et comme il avait assez vécu pour appartenir à l'école de ceux qui refusent aux femmes la permission de se justifier, il accentua sa réplique d'un regard non moins significatif que celui qui lui avait été décoché. Carina comprit ; car elle rougit, par extraordinaire, tant sa surprise fut profonde. Le député profita de ce léger désarroi pour lui présenter ses civilités et continuer sa route.

Ainsi la pauvre miss Mudlett s'était donnée beaucoup de mal afin de se ménager deux poires pour la soif ; et, la soif arrivée, plus de

poires ! Mais elle ne prit les choses ni avec gaieté ni avec philosophie : elle était dans un état d'irritation extrême et mal contenue. Chose étrange ! Sa colère épargnait MM. de Berlerault et de Couturier, qui cependant la repoussaient l'un et l'autre, pour retomber tout entière sur Julienne, qui ne lui avait rien fait.

XVI

DEUX ÉPAVES.

Carina n'était pas un de ces esprits étroits qui se roidissent obstinément contre la nécessité, et qui, comprenant enfin qu'une lutte ouverte est impossible, épuisent en récriminations stériles un semblant d'énergie et la colère impuissante dont il sont gonflés. Elle savait prendre un parti, quelque pénible que fût ce à quoi elle se résolvait. Elle ne perdit son temps ni à se désespérer, ni à regretter cette victoire qui lui échappait, plus d'à moitié remportée. Elle dédaigna même de prolonger son séjour à Val-Rouvray, dans l'espérance de profiter du hasard ou d'une circonstance éventuelle. Silencieuse et preste, elle réunit ce qui appartenait à sa mère ou à elle, et fit ses paquets. Tout était réglé avec M. de Berlerault, elle n'avait plus besoin de le revoir ; et lui, soit qu'il pensât que sa présence ne devait pas être agréable à l'institutrice, soit qu'il fût sur ses gardes et voulût éviter un piège, ne se montra qu'aux heures des repas. Il usa de grands ménagements, car il n'alla pas chez madame Simon tant que Carina fut là. Mais ceci tenait à des causes auxquelles miss Mudlett n'était qu'indirectement mêlée ; on les connaîtra tout à l'heure.

Au reste, Carina s'abstint également de rendre visite à Julienne. Elle s'en vanta devant son maître (ce fut sa dernière méchanceté), et dit, sans commentaire, que sa mère lui défendait de conserver aucunes relations avec une femme ainsi compromise. Elle le chargea de restituer à madame Simon des cahiers de musique qu'elle lui avait prêtés dans le temps. M. de Berlerault ne fit aucune réflexion ; il se borna à sourire de ce procédé, insultant pour la jeune veuve, et haussa légèrement les épaules.

Les adieux ne furent nullement navrants. Sabine croyait que sa maîtresse allait en vacances. Lui aurait-on dit qu'elle la quittait définitivement, que sa douleur n'eût pas été bien profonde : elle la craignait plus qu'elle ne l'aimait. M. de Berlerault, calme et froid, la conduisit jusqu'à la voiture. Miss Mudlett eut l'air ému, parce

que l'air ému était en situation, mais ne pleura pas, attendu que ses larmes ne lui devaient rien rapporter. Elle partit vers midi, immédiatement après le déjeuner ; à midi et quart M. de Berlerault sonnait à la porte de madame Simon, et était aussitôt introduit chez elle.

Julienne s'était habituée à la double personnalité de son voisin. A sa vue, elle ne se troublait plus comme une enfant ; la certitude qu'il ne la savait pas dans la confidence de son pseudonyme avait fini par la rassurer. D'ailleurs les femmes s'aguerrissent promptement, précisément parce qu'elles recherchent les émotions. Quelle est celle d'entre elles, au surplus, qui, dans sa fleur de jeunesse et de beauté, n'a pas sur l'homme, quel qu'il soit, une supériorité que la modestie la plus sincère ne lui cache pas longtemps ? M. de Berlerault entra digne, presque solennel :

— Madame, dit-il, vous avez pris la peine, il y a quelques jours, de me donner la preuve que les visites que vous faisiez MM. de Malefroy et de Couturier étaient désintéressées. Il était de mon devoir de vous démontrer, à mon tour, la fausseté de certaines suppositions que les apparences autorisaient jusqu'à un certain point en ce qui me concerne : miss Carina vient de partir, et ne reviendra plus !

Cette phrase serait inintelligible, si nous ne faisons connaître ce qui s'était passé entre madame Simon et son voisin le jour fatal où Carina fut forcé d'aller à Château-Chinon ; car c'était cette visite qui, selon l'expression de miss Mudlett, avait retourné M. de Berlerault comme un gant. On se rappelle dans quelle situation d'esprit il était quand il crut devoir, par politesse, prendre congé de Julienne. Au fond, il n'éprouvait pas un besoin bien vif de lui faire ses adieux ; mais il obéissait à un sentiment très-naturel aux hommes qui souffrent d'un amour méconnu : celui d'accabler la perfide qui les dédaigne, même alors qu'ils ne lui ont jamais confié leur secret.

C'est assurément cette pensée qui le poussa à lancer à la jeune femme quelques sarcasmes. Ils étaient mouchetés, comme des fleurets de salles d'armes, et n'en piquaient pas moins. Ainsi, il se moqua des personnes qui déclarent n'avoir plus d'appétit, et qui, une fois à table, font honneur à tous les services et mangent de chaque plat, au risque d'une indigestion. Julienne répondit en femme qui a le droit de percer une allusion si transparente, menaçant sa réputation ; seulement elle abandonna les biais. Elle trouva fort étonnant que M. de Berlerault affectât de se traîner encore sur une vieille calomnie. Était-il si peu au courant des événements qu'il ignorât que M. de Malefroy était le future avoué de mademoiselle

de Cerfbryant ? Il surveillait donc bien mal l'institutrice de sa fille, qu'il ne savait pas, comme tout le monde, les beaux projets de M. de Couturier, qui voulait élever miss Carina Mudlett sur un pavois politique, faire d'elle une femme influente, tenant à Paris salon d'esprit et d'intrigue de haut parage ! — Elle déploya dans sa réplique une certaine vivacité dont ne se plaignit pas son voisin.

Il ne comprit qu'une chose, c'est que le cœur de la jeune femme était libre, et qu'il n'avait plus aucune raison de l'appeler traîtresse. Dès ce moment la ruine de Carina fut résolue, et il s'épanouit à une chaude bouffée de jeunesse. Il osa lire en lui-même enfin, et s'avoua qu'il aimait Julienne de toutes ses forces. Le lui dire n'était pas difficile, encore que ce fût embarrassant, étant donnée leur situation respective ; mais il reculait devant un doute terrible : si, mécontente d'une première union, et faisant profession de haïr le mariage, elle refusait de croire à cet amour, et lorsqu'il se serait déclaré, lui fermait sa porte ? Quel abîme de perplexités s'ouvrait sous ses pas ! Comment éviter sûrement d'être éconduit ? Il y rêva longtemps et ne découvrit aucune solution : c'est ce qui arrive assez généralement en pareil cas. Pour commencer, il prit envers lui-même l'engagement de ne revoir madame Simon que quand il aurait congédié Carina. Cette mesure était grave pour lui, si bon, qu'il se révoltait à l'idée de causer la moindre peine à qui que ce fût. Il atermoyait, cherchant une occasion, et s'estima heureux de saisir celle que lui offrit d'elle-même l'infortunée miss Mudlett. Sa lenteur à notifier à Carina son congé avait une autre cause que la faiblesse naturelle de son caractère ; il avait aussi, dans sa pensée, ajourné au départ de l'institutrice la déclaration qu'il se proposait de faire à Julienne de ses sentiments ; et, comme tout homme véritablement épris, il redoutait cet instant presque autant qu'il l'attendait.

Son projet était fort bon, mais c'était un projet ; et en amour, combien réussissent, de ceux formés à l'avance ? Le sien eut le sort commun. A peine eut-il exposé à Julienne le coup d'État qu'il avait accompli, que le courage lui manqua pour aborder un autre sujet. Il n'osa pas franchir le Rubicon, et décida en lui-même que l'éclat d'une belle journée d'été ne convient pas en pareille circonstance ; c'est la molle langueur d'une tiède soirée qu'il faut choisir. Et il resta en face de madame Simon, n'osant plus rien ajouter, mais la couvrant de regards ardents. La jeune femme était gênée. Heureusement elle avait Sabine sous la main, elle l'appela, et, pour faire diversion à leur embarras mutuel qui s'accroissait, joua avec l'enfant.

— Vous n'avez plus Carina, dit-elle, c'est très-bien. Qui la remplacera ?

— Je n'en sais rien encore, je vous l'avoue.

— Comment ferez vous, alors ?

— Provisoirement, j'accorde à Sabine un mois ou deux de vacances. Pendant ce temps je réfléchirai, et peut-être me déciderai-je à la mettre en pension.

— Pour moi, j'hésiterais avant d'adopter un parti comme celui-là. Mais ce ne sont pas mes affaires ; je ne veux pas prendre la responsabilité d'un conseil. Il serait très-mauvais pour cette petite de n'avoir aucunes leçons pendant aussi longtemps. Les hommes ne savent pas en donner aux enfants de cet âge. Voulez-vous me la laisser un peu ? Je serai sa maîtresse jusqu'à ce que vous ayez trouvé mieux.

— Bien volontiers, chère voisine.

Sabine, consultée, poussa des cris d'enthousiasme. Elle ne se doutait pas du plaisir qu'elle causait à son père. Le plus content était M. de Berlerault, à qui cet arrangement conférait le droit d'aller chez Julienne tant qu'il le voudrait, sous le prétexte de voir sa fille.

Un soir, il arriva à l'improviste. Madame Simon était dans le jardin, où, depuis les grandes chaleurs, elle faisait installer son hamac sous un berceau de verdure. Elle était couché à demi, et le haut du corps renversé, sans que ses pieds eussent quitté le sol. Derrière sa tête, et par conséquent hors de vue, Sabine s'avancait doucement, s'approchait jusqu'à frôler ses cheveux et s'enfuyait avec de grands cris, parce que les deux bras de Julienne s'étendaient aussitôt et cherchaient à la saisir. Rien n'amusaient autant Sabine que ce jeu. Jusqu'alors elle avait été assez leste pour échapper au mains de madame Simon, qui la touchaient souvent et n'avaient pas encore pu la retenir. Elle voulut faire mieux (succès enhardit parfois jusqu'à la témérité) : elle forma le projet d'embrasser sa nouvelle maîtresse par surprise. Ce fut sa perte. Appréhendée, faite prisonnière, elle dut subir la loi du vainqueur, qui l'enleva comme une plume, la déposa sur le hamac, et fit pleuvoir sur son cou, ses joues et ses yeux mutins une grêle de baisers. Julienne s'était levée pour la mieux maintenir.

— Je te tiens, petite mauvaise, lui disait-elle. Que m'as-tu fait ? Ah ! tu prétendais m'embrasser malgré moi ! Eh bien ! non, c'est toi qui sera embrassée ; moi je ne le serai pas. Essaie, voici ma joue !

A chaque baiser, madame Simon retirait vivement la tête et se cambrait, riant des efforts de Sabine qui, rouge de plaisir, le regard brillant, tendait vainement les bras. Julienne finit par se laisser

prendre, et l'enfant se vengea, comme on pense, en rendant tout ce qu'elle avait reçu. D'un mouvement rapide, la jeune femme la souleva, et, la pressant sur sa poitrine :

—Si tu étais à moi, petit diabolin, dit-elle, je ferais de toi une femme digne de ton père !

Elle la baisa plus tendrement alors et la mit doucement à terre. Au même instant, elle se retourna brusquement : il lui avait semblé entendre un léger bruit. M. Berlerault était à l'entrée du berceau. Ni elle ni Sabine, tout occupées de leur jeu, ne l'avaient vu venir. Depuis combien de temps était-il là ? Madame Simon n'osa pas le lui demander. Rouge et un peu contrainte :

—Vous voyez, dit-elle en riant, je prends au sérieux mes fonctions d'institutrice.

M. de Berlerault avait assisté à toute la scène, et n'en convint pas. Or, il ne s'était pas contenté de jouir du gracieux spectacle qu'il avait surpris et d'admirer la grâce souple et coquette de la jeune femme ; il avait entendu ce qu'elle disait à Sabine en lui donnant un dernier baiser. Cette phrase l'avait frappé ; elle ne signifiait rien, si Julienne ignorait qu'il eût été peu d'années auparavant, et sous un autre nom, un homme célèbre. Qui le lui avait appris ? Les relations du baron de Couturier avec elle lui revinrent alors en mémoire ; il supposa qu'il avait été trahi. Pour en acquérir la certitude, il le demanda au député, qui le lui avoua.

Jamais homme ne fut plus enchanté d'une indiscretion dont il est la victime ; car cette indiscretion, M. de Berlerault pensa immédiatement à l'utiliser. Il imagina toute une combinaison très-ingénieuse, et se tint prêt à l'exécuter le premier jour où — ce qu'elle faisait quelquefois — madame Simon lui parlerait d'Otto Sauvage. Il jouait de malheur : la femme semblait avoir oublié son romancier, ou affecter de ne plus rien dire de lui. Elle ne prononçait plus son nom. M. de Berlerault, incapable de commander plus longtemps à son impatience, dut se résigner à provoquer l'occasion qu'il avait jusque-là vainement attendue.

— Ne vous intéressez-vous donc plus à Otto Sauvage ? dit-il un soir. Vous ne me demandez plus de ses nouvelles... J'en ai reçu tout récemment, ... datées de France. Il n'est plus question de ses malheurs passés ; mais, d'après sa lettre, je crains bien qu'il n'ait fait que changer de misère... Le malheureux est amoureux.

A cette communication, Julienne éprouva un tressaillement qu'elle ne parvint pas à maîtriser, et une de ces commotions intérieures qui sont en nous les inexplicables avant-coureurs de quelque grave émotion. Elle eut assez de force, le tressaillement passé, pour paraître de sang-froid, et assez de présence d'esprit pour com-

prendre que ne rien dire était impossible. Elle demanda donc des détails, mais avec une vivacité qui dépassa le but. Elle se doutait bien de qui Otto Sauvage était épris, et, anxieuse, frémissante, elle avait peur que M. de Berlerault ne le lui avouât. Elle tenait à l'apprendre de lui cependant, et sa crainte se mélangeait d'une indéfinissable sentiment d'inquiétude aiguillonné d'une pointe de joie secrète. Lui, de son côté, était en proie à une vive perplexité lorsque, pour répondre aux questions de Julienne, il reprit, non sans effort, et avec une hésitation marquée :

— Il vous renseignera mieux que moi... J'ai sa lettre. Voulez-vous en entendre lecture ?

Elle était dans sa main, et, troublé, il la cherchait. Madame Simon était elle-même trop agité pour remarquer l'étrange contenance de son voisin, si calme d'ordinaire, aujourd'hui si peu maître de lui-même qu'il tressaillait légèrement. Quant à elle, qui en un instant avait subitement changé deux fois de couleur et sentait son cœur bondir en sauts précipités dans sa poitrine, elle n'osa pas parler, dans la crainte de trahir un émoi difficile à expliquer, Elle fit un signe muet d'assentiment. M. de Berlerault se rapprocha d'elle, et commença à lire ce qui suit, qui n'était qu'un fragment :

“ ...C'est une résurrection que je t'annonce, ami. Après un sommeil de plusieurs années, que j'avais cru définitif, mes yeux se rouvrent à la lumière et mon cœur à l'amour, Tu ne t'attendais pas à m'entendre maintenant prononcer ce mot, n'est-ce pas ? Moins que toi encore j'y étais préparé, et voilà que je le répète avec ravissement. Bien plus, c'est avec une indescriptible sensation de bonheur que je subis pour la seconde fois la domination de ce tyran délicieux et cruelle auquel j'ai dû tous mes malheurs et, je ne l'oublie pas, les quelques heures de félicité qu'il m'a été donné de savourer. A quoi tiennent les déterminations de l'homme ? Je m'étais promis de végéter ici-bas dans l'entière indifférence du présent et de l'avenir, les yeux ardemment fixés sur le passé. L'existence m'était à charge ; ne me séparait-elle pas de tout ce que je regrettais ? Je l'acceptais néanmoins comme une expiation à laquelle nul n'a le droit de se soustraire. Tu le savais, toi le confident de ma plus intime pensée, j'aspirais à la mort ; non à celle qui mure dans l'impasse néant les affections humaines, mais à celle, aurore de la délivrance, par qui se rattachent dans un autre monde les liens qu'elle a brisés sur cette terre, et qui ouvre à l'âme épurée les perspectives sans horizon des jouissances immatérielles. Qui donc a dispersé mes résolutions les plus vigoureusement arrêtées ? Mon esprit inquiet en cherche en vain la trace au fond de moi-même... Une tête de femme sur le front de laquelle voltigent de folles mèches

de cheveux blonds ; des yeux, souriants comme un beau ciel, d'où tombe un regard limpide ; des lèvres fraîches, une physionomie candide et à la fois malicieuse, un adorable mélange d'innocence et de mutinerie. Quoi encore ? le spectacle merveilleux, sur un visage plein de franchise et de grâce, de la jeunesse mûrie par une adversité précoce : qui a entrevu, sans les surprendre tous, les secrets de l'arbre de science, et dont la faiblesse craintive s'est enfuie à la première alerte ; qui, dans son épouvante, a jeté loin d'elle le fruit où ses lèvres avaient commencé à mordre, n'ose le ramasser, et pourtant le convoite ! Comment te dire le charme infini de cette être moitié ange, moitié femme, dont le regard attire et dont le chaste sourire retient ! Je l'aime ! D'où vient cette passion en moi, vieux routier qui me croyais à l'abri de ces surprises d'un autre âge, et que d'anciens souvenirs semblaient protéger, comme les paratonnerres préservent de la foudre ? Je l'ignore, mais je l'aime ! Le comprendras-tu, si je te dis que cet amour est si complet et si grand qu'il se suffit à lui même ? Nul ne le connaît que toi, à qui mon cœur oppressé se confie. Elle surtout ne se doute pas quelle vie nouvelle elle a versée en moi. Le saura-t-elle un jour ?

“ Hélas ! qui de nous en prétendant compléter son bonheur ne l'a compromis, et, pour ne s'être pas contenté de ce qu'il avait, n'a souvent tout perdu ! J'en suis là, mon ami. J'ai peur. Si, en lui confessant ma folie, j'allais exciter, non sa colère ou son dédain, mais le douloureux étonnement de son âme froissée ! Si sa quiétude indolente se révoltait contre l'imprudent qui la veut troubler ! Si une parole inopportune de moi rompait le charme et, pour toujours, m'exilait loin d'elle ! Je n'y survivrais pas. Que me resterait-il s'il m'était tout à coup interdit de la voir ? Cette pensée m'inspire autant d'horreur que le frisson du néant à l'esprit accablé par le doute. Ce corps frêle et délicat, cette tête fine, moqueuse et émue me causent une terreur superstitieuse que je ne puis ni surmonter ni définir. Et cependant !... Que n'es-tu là, pour lui répéter ce que je conte pour toi à ce papier inanimé ! Dis, penses-tu qu'elle serait insensible au point de me chasser ? Ne finira-t-elle pas par diviner ce que je cache ? Est-il possible que le sentiment qui m'embrase échappe toujours à son regard pénétrant ? L'amour, tel que je le sens, ne saurait s'exprimer dans aucune langue. Il s'évanouirait, à passer par les lèvres, comme le velours étincelant de l'aile des papillons entre les mains qui l'ont saisi. C'est un secret de cœur à cœur, dont l'aveu ne doit pas ébruiter le mystère qu'il n'ait été déjà deviné !

“ Tressaillir cent fois par jour d'espérance et de crainte, épuiser, en un moment si court que le frémissement de sa paupière adorée le mesurerait à peine, toutes les joies et toutes les douleurs d'ici-

bas, c'est à présent ma vie. Mais ne me plains pas, car mon supplice m'est cher. Aie seulement pitié de moi, le jour où un de ces regards aura détruit, sans retour, l'illusion du rêve qui m'enchanté !...”

M. de Berlerault avait parlé d'une voix mal assurée, qui s'était insensiblement attendrie. On peut bien dire qu'il ne lisait pas ; son regard était ailleurs que sur la lettre. D'ailleurs, le jour s'était plus d'aux trois quarts évanoui sous le bosquet. On arrivait à ce moment de la journée où, après que le soleil s'est couché au fond du ciel sans nuages, la lumière en s'éteignant peu à peu se voile d'ombres insaisissables. Un recueillement, calme et majestueux, s'étend sur toute la nature, qui se prépare au repos de la nuit. C'est l'heure où les visages, baignés d'une lueur indéfinie, n'apparaissent plus que confus, comme les objets reflétés par une glace qu'a rongée l'humidité. On en aperçoit les contours flottants, on ne distingue plus les traits ; on se voit à peine ; on se suit des yeux cependant. Les confidences craintives montent doucement aux lèvres, et, avant de se révéler, comme un oiseau qui essaye ses ailes, volète sans s'éloigner du nid, balbutie des mots inachevés. C'est aussi l'heure où le cœur s'ouvre, semblable à ces fleurs qui ne s'épanouissent qu'au crépuscule ; l'heure des bruits épars dans la campagne, des murmures qui glissent en frôlant les buissons, des paroles discrètes qui s'insinuent doucement dans l'oreille en même temps que les sons lointains de la cloche de l'Angelus.

Assis tout auprès de Julienne, la touchant presque, mais séparé d'elle par l'opacité naissante, M. de Berlerault avait on ne peut mieux choisi le moment pour confier en tremblant toute sa vie aux périlleux hasards d'une déclaration. Madame Simon l'écoutait avec un trouble impossible à analyser. Il y entraît du plaisir autant que de l'angoisse. Chacune des paroles qu'elle recueillait avidement était comme une flèche aiguë qui, en pénétrant en elle, lui causait une vive douleur. Cette flèche était lancée avec tant de vigueur et de précision, qu'elle frappait, sans le manquer jamais, un but mystérieux d'une sensibilité inouïe caché dans les profondeurs de son être. Mais, ô prodige ! la blessure se guérissait dès que le but mystérieux était touché, et la douleur se métamorphosait immédiatement en une volupté indicible. Les sensations alternaient dans un laps de temps tellement insaisissable qu'elles étaient comme simultanées ; c'est pourquoi Julienne ne pouvait elle-même dire si elle avait à s'attrister ou à se réjouir. Profondément émue, oppressée, inquiète, des larmes plein les yeux, elle était frémissante comme les cordes d'une harpe sur lesquelles la main vient de préluder, et dont les vibrations muettes se prolongent longtemps encore après que l'instrument a cessé de résonner.

XVII

LA FLÈCHE DU PARTHE.

Avec la meilleur volonté du monde, madame Simon ne pouvait se tromper à la démarche de M. de Berlerault, et ne lui pas attribuer sa signification véritable : un moyen de faire connaître de quels sentiments il était aimé, sans risquer de la froisser. N'ayant jamais avoué qu'Otto Sauvage et lui ne faisaient qu'un, il se ménageait une porte de retraite pour le cas où Julienne aurait mal accueilli sa confidence. En agissant ainsi, il prouvait à la jeune femme qu'il la savait en possession de son secret ; mais leur situation avait cela de piquant que, ne s'étant fait l'un à l'autre aucune révélation, ils se trouvaient obligés de garder chacun son masque, et de se conduire comme si cette passion, qui les intéressait si directement, s'appliquait à des personnages éloignés d'eux.

Précisément à cause de la bizarrerie de sa position, et par un raisonnement analogue à celui de l'autruche, qui se croit cachée quand sa tête est masquée par un arbre, Julienne, à la faveur de cet incognito de convention, reprit bientôt son assurance. La nuit qui s'épaississait, à mesure que les étoiles se détachaient dans le ciel devenu d'un bleu sombre, la protégeait plus efficacement, en ce qu'elle dissimulait sur sa jolie figure les traces de son émotion. Elle eut la force de réagir contre celle qui l'avait gagnée ; et lorsque M. de Berlerault eut fini, elle lui demanda simplement de lui laisser cette lettre, qu'elle était bien aise de la relire. Si son inspiration fut bonne, c'est ce qui, en l'examinant de sang-froid, peut paraître douteux. Elle ajouta, il est vrai, pour justifier sa fantaisie, qu'elle désirait mettre à profit l'occasion de surprendre un des incidents de la vie réelle d'un écrivain célèbre, pour le juger comme homme, elle qui ne connaissait de lui que son talent de romancier. M. de Berlerault ne vit pas moins là un encouragement indirect qui le conforta. On convint que la lettre serait rendue le lendemain. S'il fut exact à la venir chercher, nul n'en sera surpris.

La mise en scène était à peu près la même que la veille, sauf que madame Simon était dans le hamac, au lieu d'être assise sur un fauteuil de jardin. On n'aurait pas dit qu'elle était émue, à n'examiner que son visage ; malheureusement, elle ne put empêcher sa main de trembler un peu, lorsqu'elle toucha celle de son voisin pour lui remettre la fameuse lettre. Elle la lui avait tendue sans rien dire ; M. de Berlerault s'empara de la main, et la retenant dans les siennes !

—N'avez-vous donc pas eu la tentation de la garder, Julienne ? dit-il tout bas, d'une voix pénétrée ; ne savez-vous pas que chez vous elle était à son adresse ?

On ne pourrait mieux dépeindre l'état de la jeune femme à ces paroles, qu'en le comparant à celui d'un enfant qui, en jouant avec du feu, a allumé un incendie qu'il voit subitement éclater avec violence. Effaré, il voudrait s'enfuir, et la terreur le cloue au sol. Ainsi, elle fut assaillie d'une sorte d'épouvante, cependant qui n'était pas sans charme. Après quelques secondes, que M. de Berlerault trouva longues comme des heures, et retirant sa main :

—Je le savais, répondit-elle lentement ; mais, continua-t-elle avec une certaine méchanceté qui ne donnait pas à penser toutefois qu'elle eut l'âme bien noire, pouvais-je en être sûre tant que vous ne me l'aviez pas dit ?... Eh bien ! franchement, reprit elle après une pause et d'un ton singulièrement calme, tout cela est-il raisonnable ?

—Raisonnable ! s'écria M. de Berlerault avec une impétuosité qui arracha un petit cri à Julienne, mais qui vraisemblablement, ne lui déplut pas outre mesure ; j'avoue que je ne me le suis pas demandé. Ce que je sais, c'est que j'ai pour vous l'amour le plus tendre et le plus vif ; que depuis tantôt un an, je lutte et je me désespère, comprimant sottement les battements de mon pauvre cœur, me repaissant de votre vue et n'osant rien vous dire ! Loin des précautions et des mystères ! le torrent est plus fort que moi, il rompt ses digues et se déchaîne. Mes hésitations n'ont que trop duré déjà. Se peut-il que j'aie tardé si longtemps ? j'en rougis, je ne l'explique ni ne le comprends ! Car enfin, s'il existe une infinité de manières de dire à une femme qu'on l'adore, il n'en est qu'une de le lui prouver honnêtement, et, vous et moi, nous sommes libres. D'un mot, vous pouvez maintenant prononcer sur mon sort ; dites-le donc, ce mot ; je vous en conjure, la perplexité où je suis me tue ! De quoi vous sert de m'infliger, en la prolongeant, le plus cruel des supplices !...

Cet accent passionné, qui faisait passer par tout le corps de la jeune femme de légers frissonnements, avait quelque chose d'entraînant qui la charmait, quoiqu'elle en eût. Vainement elle essayait de se roidir, pour se soustraire à l'effet que ce langage avait produit sur elle. Son insuccès était si complet qu'après que M. de Berlerault eut fini de parler, son premier sentiment fut un regret de ne plus entendre l'harmonieuse mélodie qui venait de la bercer. Mais ce n'était pas le moment de s'abandonner inconsidérément. La crise avait d'impérieuses exigences, dont la moindre était de rendre une réponse immédiate indispensable. Julienne n'était guère capable de la donner, cette réponse. Pâle, ce qui était à peine visible à

cause de la pénombre, les yeux baissés et les lèvres graves, elle restait silencieuse, en proie à une agitation intérieure que trahissaient les battements précipités de son sein. Elle tenait à la main un gros bouquet de roses, dont Bardeau, qui avait quelque chose à lui demander, lui avait fait hommage après le dîner, et distraitement, par contenance, elle enlevait un à un les pétales rouges et parfumés qui retombaient sur sa robe. On sait avec quelle facilité les femmes se tirent des situations les plus critiques. En réalité, son silence fut très-court.

—Il est toujours facile à un homme, répondit-elle, d'assurer qu'il souffre depuis un an. Cela ne prouve rien. Qui le démontre, et comment le constater ?

—Doutez-vous donc de moi, grand Dieu ?

—Ce n'est pas cela...Quelle idée avez-vous de nous ? Supposez-vous qu'on cède à trois mots de galanterie ?

—Mais je vous aime, Julienne !

—Pourquoi me dites-vous cela ? qui vous l'a demandé ? Si vous êtes bouleversé, j'étais bien tranquille, moi, dans cette retraite où je suis venue chercher le repos. Vous ai-je attiré ou provoqué en quelque façon ? Avez-vous seulement réfléchi s'il m'était possible de vous écouter ? Savez-vous enfin si vos paroles ne vont pas troubler, sans utilité pour vous et cruellement pour moi, une existence vouée à l'oubli ?

—Julienne, je vous aime !

—Je ne crois pas, et je ne le veux pas croire. Vous ne connaissez pas mon passé ; je connais le vôtre, vous-même me l'avez raconté. Rappelez-vous les circonstances qui vous ont déterminé à vous réfugier à Val-Rouvray, comme dans une tombe anticipée. Conciliez ce que vous m'avez dit autrefois avec ce que vous me dites maintenant. Si vos souvenirs se sont effacés devant cette passion que vous annoncez, il faut donc du même coup que j'oublie aussi les miens ? Vous avez la puissance de les anéantir, sans doute, comme vous avez eu raison des vôtres !...Non, encore une fois, je ne vous crois pas. Vous étiez plus franc et plus vrai le jour où, dans un de vos livres, vous avez écrit ceci : "La plante d'amour ne pousse qu'une fois dans le cœur de l'homme."

Les sentiments qui agitaient madame Simon ressortent des paroles que nous venons de rapporter. On conçoit qu'elle fut très-préoccupée ; aussi n'avait-elle pas interrompu l'œuvre de destruction commencée sur son bouquet. Elle y procédait avec une ardeur saccadée, qui avait accumulé autour d'elle une véritable jonchée de feuilles de rose. Ce qui lui restait dans la main n'était plus des fleurs, mais seulement quelque pétales survivante encor au carnage

général. Elle continua de les arracher avec une sorte de fièvre, et reprit, avant que M. de Berlerault eût eu le temps de se disculper :

— Les hommes sont-ils donc si naïvement égoïstes et personnels qu'ils n'ont même pas conscience du mal qu'ils font, et qu'on les surprend quand on le leur révèle ! Une passion surgit en eux, ils déclarent que depuis un an ils sont torturés ; vite, la pauvre femme qui reçoit ce bel aveu doit s'incliner. De résistance, ces messieurs n'en admettent aucune ; ils ont une passion ! qui oserait ne pas marcher droit devant ce gros mot ? Une de nous relève-t-elle la tête, en objectant timidement qu'elle ne s'appartient plus : allons donc ! c'est bien de cela qu'il s'agit. On lui démontre, sans discussion, qu'il est tout à fait inutile qu'elle exprime son opinion. On l'aime ; cela ne lui suffit-il pas ? Qu'exige-t-elle de plus ? S'obstine-t-elle, malgré tout, à ne pas céder : ah ! alors, on lui prouve tout aussitôt le cas qu'on faisait d'elle. L'idole, élevée si haut sur un trône étincelant, on la jette brusquement à terre. Elle est insensible ou lâche, cruelle, façonnée de marbre ou de boue, selon les inspirations. De l'encensoir dont on se servait pour brûler à ses pieds un grossier parfum, ne s'exhale plus que des bouffées de colère vaniteuse, d'envie mécontente et malsaine, de rage sourde, envenimée de dédain. Nous devons nous rendre à merci, pieds et poinds liés, à la première attaque, sous peine d'être indignes de vivre. Bouches mielleuses, cœurs légers, vous êtes comme ces fleurs. Vos paroles sont aussi séduisantes que leur corolle est parfumée. Le vent qui souffle emporte au loin les feuilles desséchées de la rose ; de ce que vous avez murmuré à notre oreille dans une heure d'entraînement, le souvenir s'éteint en vous. Et les choses adorables qui nous avaient charmées : un beau bouquet, un homme tendrement épris, ne sont plus rien qu'un informe paquet de tiges hérissées d'épines, un amant blasé, bardé d'indifférence et de doute, ne se donnant plus la peine de dissimuler la satiété qui l'écœure ! Toujours trompées et toujours ! trahies, sacrifiées à vos intérêts, à l'orgueil, à l'amour-propre qui passent avant nous, malheureuses, nous traînons notre vie entre des espérances qu'on exalte à plaisir et des déceptions dont on ne cherche même pas à nous amortir le froissement brutal ! C'est ce que vous appelez l'amour ? Eh bien ! je le déteste et je le maudis, car, sans lui, moi aussi j'aurais peut-être été heureuse !..”

D'un geste rapide, traduction fidèle de sa pensée, madame Simon jeta loin d'elle le squelette de son bouquet et s'arrêta éperdue. Elle était dans une agitation insolite. Non-seulement M. de Berlerault l'avait jamais vue ainsi, mais encore il ne supposait pas, d'après la connaissance superficielle qu'il avait de son caractère, qu'elle fût

susceptible de s'abandonner à tant d'ironie acerbe. Il fut surpris et à la fois émerveillé ; elle lui apparaissait sous un jour nouveau. Ce n'était plus une ravissante poupée, imperturbablement gaie et aimable, ne s'appliquant qu'à montrer ses dents éclatantes dans un sourire, c'était une créature de chair et d'os soumise aux emportements passionnels, et de plus, une femme réfléchie, d'un cœur loyal et chaud. Toutes ces observations, il n'eut le temps ni de les analyser ni même de les formuler ; il les fit à la hâte, comme un voyageur égaré distingue son chemin à la lueur furtive des éclairs dans une nuit d'orage, et sans cesser d'écouter la jeune femme.

G. DE PARSEVAL-DESCHÈNES.

(A continuer.)

CHRONIQUE DU MOIS.

Nous voilà au mois de mai ; c'est le mois des cœurs tendres et des amoureuses espérances. C'est le mois de Marie, dont les autels se couvrent des milliers de fleurs que produit la saison, c'est le mois des douces affections où l'âme se réchauffe aux rayons d'un amour filial, et qui produit des actes de suave piété. Le lis de Syrie, le lilas oriental, la marguerite de Sicile et la tulipe de Virginie, penchés gracieusement dans des porcelaines de Chine et du Japon, répandent autour des statues de la Vierge cet air de fraîcheur qui sied si bien au jour d'espérance ; mêlez, jeunes filles, aux délicieux parfums des roses, à la fumée odorante de la myrrhe embrasée, vos ferventes prières qui montent comme l'encens que brûlent les prêtres du Sanctuaire. Tous les soirs, dans les humbles chapelles consacrées à la Mère d'un Dieu, laissez tomber de votre bouche l'onctueux amour qui déborde de votre cœur. J'aime, ah oui ! j'aime ces accents de l'âme qui, au milieu des flots d'harmonie, de lumière et de vœux, coulent comme des perles aux pieds de la Reine des Anges ; j'aime quand le soir vous chantez les louanges de Marie et que l'écho de vos douces voix se confond avec les tintements de l'*Ave Maria*.

..

Le monde prête l'oreille. Rome s'occupe en ce moment à définir l'un des dogmes les plus importants par les dissentiments qu'il a soulevés. Il s'agit de donner aux paroles du divin crucifié son éternelle interprétation. Pierre est-il infallible ? Décision grande et sublime qui devra rejeter du bercail plusieurs brebis prétextueuses pour la consolation du troupeau docile. Écoutons à genoux et prions surtout par nos actes de tous les jours.

Le Saint Père a atteint, le 13 du courant, sa soixante-dix-huitième année.—On a coutume d'accuser les révolutionnaires de bien des misères.—A coup sûr on ne les accusera pas de cette longévité.

*
* *

Ici la Religion du Christ vient de recevoir un soufflet. L'Eglise, d'après un jugement récent, n'aurait plus droit de sanctionner ses loïs. On peut être catholique à sa manière et rester dans son sein malgré elle ; c'est là l'intention du Juge, qui a été plus loin en intention qu'en acte. Car le jugement ordonne la sépulture de Guibord d'après les us et coutumes du Canada. Or, d'après les us et coutumes, c'est prouvé, des gens du calibre du défunt ont la sépulture qui lui a été offerte. L'Institut-Canadien a tort, à mon avis ; mais il fait comme bien d'autres qui sont attachés aux rigoureux principes de la doctrine, tant que leurs intérêts ne sont pas froissés, et qui préfèrent voir périr un principe avec ses défenseurs, plutôt que de compromettre une cause personnelle.

*
* *

L'Angleterre marche dans une voie de progrès : Il était temps : protégée par les reflets des institutions qui ont présidé à sa formation, elle commençait à n'en avoir plus que quelques lambeaux qui fussent encore à lui faire rebrousser chemin. Elle les recueille et se lance dans le catholicisme. Mais c'est une œuvre de longue main. Aussi les adversaires de sa religion primitive semblent-ils prévenir le coup et ont proposé une enquête sur l'existence, le caractère et le développement des institutions religieuses. Sur la question de l'éducation on cherche à introduire l'enseignement séculier ; c'est la théorie de nos écoles mixtes, qui a ému ici les catholiques et qui a fait protester là bas les disciples de l'enseignement confessionnel.

Les protestants ont des théories bien élastiques ; après avoir épuisé leurs expédients en matière de religion, les voilà qui se lancent dans les théories politiques. La bible en main, sans doute, en voilà un qui, après avoir parcouru l'Amérique, fait proposer à Londres l'émancipation politique de la femme. Celui là doit être malheureux en ménage et veut envoyer la sienne en Parlement. C'est peut être un remède au divorce.

Que ne propose-t-on pas dans ce Parlement anglais ? Ne vient-on pas de demander aussi que le mariage entre beau frère et belle-sœur soit permis ? Allons, ayez des mœurs.

Le même gouvernement vient de faire publier l'état de la dette anglaise. Il est de vingt milliards trente cinq millions cent quarante mille soixante et quinze francs. Depuis 1821, le gouvernement a amorti 707,927,950 francs. En voici un qui consacre le principe américain : " Qui s'endette s'enrichit." J'en connais beaucoup qui s'y sont ruinés.

*
* *

La France vient de traverser une crise ; si la transpiration était nécessaire à l'Empereur pour sa maladie chronique, il doit en être guéri. Quel sudorifique qu'un plébiscite ! Non, mais sans badiner, le peuple français est impossible : il crie depuis des années, depuis

près d'un siècle pour la liberté ; on la lui offre toute entière, il n'en veut plus ; peuple d'enfants, mais d'enfants turbulents. Ce que vous voulez, on le sait, ce n'est pas la liberté ; c'est le tracas et la révolution ; de crainte que la paix s'établisse d'une manière stable, vous repoussez ce qui servait de motif à vos réclamations. Par bonheur qu'il y a déjà sur le sol français une majorité qui est décidée à en finir avec ce manège-là, et le plébiscite est voté, entraînant avec lui des prises de journaux, des résignations de ministres, des assemblées tumultueuses, des barricades mêmes. Une barricade...ça doit avoir une bonne mine sur le boulevard Sébastopol, doucement caressé par l'œil des canons de la gare de Strasbourg.

Jusqu'à Garibaldi qui publie une proclamation à l'armée française, l'invitant à lever le drapeau révolutionnaire ! Je ne sais si c'est le même Garibaldi qui a laissé des souvenirs de sa bravoure à Monte Rotondo (Montre-ton-dos, comme disait Veillot) et qui est actuellement, comme un bon républicain, à cheval sur ses principes au milieu de la vieille Lutèce. Mais combien y a-t-il donc d'éditions de Garibaldi ? Je vois que trois frégates italiennes croisent autour de l'île de Capral pour empêcher Garibaldi de se rendre à Naples, parce que c'est un fait connu que ses deux fils font cause commune avec les insurgés du sud d'Italie.

De la France, il nous vient quelques nouvelles qu'il sera bon de glaner.

Le marquis de Talhouet, ex-ministre des Travaux Publics, a été nommé vice-président du Corps Législatif.

Abel-François Villemain, membre de l'Académie Française et pair de France, grand officier de la Légion d'Honneur, si bien connu dans le monde littéraire, vient de mourir à Paris. Ses œuvres lui survivent.

Prosper Duvergier, de Hauranne et Xavier Marmier viennent d'être élus membres de l'Académie Française.

Un décret du journal officiel nomme le duc de Grammont, ministre des Affaires Etrangères ; Jacques Mige, ministre de l'Instruction Publique, et Charles Ignace Plychon, ministre des Travaux Publics.

Le Prince de la Tour d'Auvergne a été nommé ambassadeur à Vienne.

Le Général Charles Marie Auguste Goyon, qui était à la tête de l'armée d'occupation à Rome en 1860, est mort à Paris le 17 courant.

* * *

L'Espagne est toujours à la recherche d'un roi. On a parlé du prince Frédéric de Prusse ; mais il paraît que le parti progressiste a finalement fixé son choix sur le ci-devant régent Espartero. Il refuse, paraît-il, d'accepter cette dignité, parce qu'il est trop vieux... ou trop sage.

La cour de Rome a refusé au clergé espagnol la permission de prêter serment à la loi fondamentale de l'Etat, exigé par un décret du 17 mars, quoique le Ministre d'Etat Espagnol eut envoyé une

déclaration au Secrétaire de Sa Sainteté qu'on n'exigeait des prélats aucun serment contraire aux commandements de Dieu et de l'Eglise.—Rome a interprété la constitution autrement. En attendant, on légifère sur le mariage et on le sécularise. Je ne sais si c'est en vertu du même principe, que le ministère espagnol promet un bill abolissant l'esclavage.

* *

Le gouvernement Russe continue la croisade contre la Pologne catholique. Le général Ostensaken a annoncé que l'intention du gouvernement Russe est d'interdire l'entrée de la Pologne à tout vicaire apostolique. C'est le droit de la force à défaut de la force du droit. Les Puissances laissent faire en attendant qu'il leur en arrive autant.—

“ Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.”

Mais quand il n'y a pas de danger, là on est empressé à se montrer zélé pour maintenir la justice. Le pauvre petit gouvernement de Grèce n'a pas empêché une troupe de brigands de massacrer quelques nationaux étrangers ; auprès des autres nations le pauvre Royaume de Grèce a tout au plus

“ Tondus dans un pré la largeur de sa langue.”

Et on le menace comme si cela valait la peine. Le monde est plein de Don Quichottes. Sur les trônes, sur les marches de l'autorité, dans les Ministères, sur le banc, et partout.

* *

La Chambre de Munich vient de repousser le Bill abolissant la peine de mort par 76 voix contre 971. Voilà une nation qui ne se croit pas encore autorisée à ôter de dessus la tête des coupables l'épée de Damoclès. Je suis pour l'abolition de la peine de mort, dans les pays où l'on voudra m'assurer qu'on est assez vertueux pour s'en passer.

La peine de mort disparaîtra de nos Codes, je le pense, mais comme toutes les lois, celle-ci est créée par les mœurs. L'adoucissement des peuples a fait disparaître une foule de punitions barbares, nécessaires pour le temps, remplacées par d'autres moins rigoureuses qui ont le même effet. Rendez le peuple meilleur et vous aurez aboli de fait la peine de mort.

* *

Les Etats-Unis n'ont pas peu à faire avec leurs vieux amis, les Sioux. Vingt mille se sont répandus dans les plaines, et Dieu sait quel fléau c'est. Nos voisins n'ont pas volé celui-là, et il n'ont que ce qu'ils méritent. Voilà des années que l'on massacre ces pauvres sauvages, on s'empare de leurs terres, on les repousse au fonds des forêts. Les forêts pour eux sont assez profondes ; mais leur cœur est rempli et il faut qu'il déborde.

Et c'est avec toutes ces petites misères que cette République fait des coquetteries à notre jeune Canada. Mr. Pomroy a eu l'amabilité de présenter un bill pour prier le Président d'entamer des négociations avec la Grande Bretagne pour s'assurer la possibilité de l'Union des provinces de l'Amérique Britannique du Nord avec les Etats-Unis. Notre garçon n'est pas en quête d'héritière comme celle là. Nous verrons ça.

La politique Américaine commence à être plus généreuse à notre égard, les autorités ont donné des ordres aux postes militaires du Fort Abercrombie et de Pembina, à l'effet d'arrêter tout partie de Féliens qui pourraient se diriger sur la Rivière-Rouge. En même temps elles reviennent de leur décision de ne pas laisser passer nos provisions par le Sault Ste. Marie.

* * *

L'ordre est à peu près établi à Cuba, si on peut appeler à l'ordre un pays infesté de troupes de brigands qui dévastent les campagnes. Il paraît qu'une formidable expédition vient de s'embarquer pour aller prêter main forte aux insurgés Cubains. En attendant le général de Rodas libère tous les esclaves des insurgés et lance une proclamation portant que toute personne quittant le pays pour les Etats-Unis devra déposer une somme de \$5,000 pour témoigner qu'elle ne fera partie d'aucune conspiration contre le gouvernement Espagnol de Cuba.

Le traité commercial entre la confédération de l'Allemagne du Nord et le Mexique vient d'être ratifié.

* * *

Les Chambres Législatives de la Nouvelle Ecosse, avant de se disperser, ont admis le vote du scrutin secret.

Les élections pour la Chambre d'Assemblée de l'Île du Prince Edouard, doivent avoir lieu prochainement. Le grand cheval de bataille sera l'entrée dans la confédération. Cette province est influencée par les gens d'à côté, voyez-vous.

* * *

Quelqu'un demandait un jour à un riche commerçant, comment il avait fait pour acquérir une fortune en si peu de temps. Le marchand lui répondit avec un flegme digne d'un financier : " Monsieur, c'est en m'occupant de mes affaires, et non de celles des autres."

Occupous nous donc maintenant de nos affaires.

La Puissance vient de clore la troisième session de son premier parlement, le 12 Mai courant.

Un de ses Actes les plus importants est sans aucun doute le Bill concernant l'entrée du territoire Nord-Ouest dans la Confédération.

L'excitation produite par la nouvelle de l'exécution de Scott s'est apaisée, les esprits conciliateurs ont remporté une victoire signalée sur le fanatisme, et il faut avouer qu'il a fallu une énergie et une

adresse pour empêcher d'échouer la barque gouvernementale au milieu des écueils où elle se trouvait. On assure que Sir George a été admirable en cette affaire, où il a eu à lutter presque seul, pour convertir en une expédition paisible celle qui vient de partir et qui devra produire les meilleurs fruits. Le fait est qu'on est obligé là-bas de plier devant ce ministre parce qu'on ne pourrait s'en passer. Je ne veux pas en cela flatter qui que ce soit, et si j'avais quelques grosses vérités à dire, je les pousserais tout de même ; mais il faut reconnaître que notre Sir là-bas est un vaillant soldat qui a concentré diablement de capacités dans un petit corps.

Enfin, le Nord Ouest est des nôtres sous le nom de Province de Manitoba, "*la parole de Dieu*" jouissant de droits politiques que nous n'avons acquis qu'après bien des années de luttes. Riel peut-être blâmé ; mais la postérité lui rendra justice.

Les limites de cette nouvelle Province sont : A l'Est, le 96^{me} degré du méridien de Greenwich ; à l'Ouest, le 99^e ; au Nord, elle s'arrête au 50,30 parallèle et descend jusqu'au 49^e, comprenant tous les établissements le long de la Rivière Rouge, de l'Assiniboine, du Fort Garry, du Lac Manitoba et du Portage, avec une population de 15 à 17,000 habitants.

L'hon. M. Archibald, membre des Communes pour la Nouvelle-Ecosse, en est le Lieut. Gouverneur.

Le procédé de Sir Francis a atteint son but : les monnaies Américaines disparaissent comme par enchantement ; mais le retard dans l'envoi de monnaies qu'on frappe à Londres pour les remplacer, cause une incommodité qui disparaîtra sous peu ; en attendant, les billets fractionnaires de vingt cinq centins font fureur.

Des résolutions adoptées à Montreal, dans le but de tempérer l'effet trop prompt de la proclamation qui assignait à la monnaie américaine sa valeur légale, ont fixé dans le commerce sa valeur comme suit :

50cts à 2s. 4d.	ou 47 centins
25cts à 1s. 2d.	ou 23 "
10cts à 5d.	ou 9 "
5cts à 2½d.	ou 4 "

L'exposition du Budget nous a découvert un déficit de \$39,351 qu'il n'est pas étonnant de rencontrer au commencement de cette nouvelle organisation. Le tarif destiné à combler ce déficit a fait faire explosion au commerce. Je ne blâme pas les protestations-ouvertes, et il est bon, quand il n'y a pas de danger à le faire, qu'on avertisse nos hommes publics, qu'on peut manifester nos opinions ; d'ailleurs, ils n'auront qu'à y gagner ; mais je désapprouve hautement des gens qui, pour un intérêt personnel, peuvent vous bouleverser un pays parce que le gouvernement ne leur met pas dans la bourse 20 à 40 piastres de plus.

Le traité de réciprocité de 1854 ne peut être renouvelé, c'est connu ; on veut adopter une politique nationale, c'est admis en théorie ; mais quand on en vient à la pratique, nenni ; le commerce se récrie. Et pourtant c'est cette politique qui a fait la richesse des Etats-Unis. On le sait, et, en politique, raisonnons comme on le fait individuellement ; la nécessité est la mère de l'industrie ;

quand on ne pourra plus avoir les effets qu'à des prix élevés, on en tirera du sein de notre sol ; l'industrie naissante ne peut pas souffrir la concurrence étrangère, fermons nos portes et elle croîtra ; ceci se voit tous les jours chez nos cultivateurs ; ils fabriquent leurs étoffes parce que les étoffes étrangères coûtent trop cher.

Le Bill de Chemin de fer du Canada central est passé. Cette grande artère s'unira au Chemin de fer de colonisation du Nord, qui est appelé à rendre les plus grands services à la colonisation du nord. Montréal, qui connaît ses intérêts, va prendre pour un million de parts.

L'Immigration se pratique sur une vaste échelle ; mais ce n'est pas nous qui en profitons, les immigrants se dirigent vers Ontario et les Etats-Unis. Je ne comprends pas la politique qui consiste à préférer laisser les terres incultes, plutôt que de les donner à des bras vigoureux qui en feraient bénéficier le pays et qui compenseraient amplement le denier mal payé qu'on exige d'une population déjà obérée par les plus grands sacrifices, et que l'Etat devrait récompenser par les plus généreux octrois. Il suffit de passer à travers nos cantons où s'enfoncent ces milliers de pauvres colons et de les voir s'attaquer avec une simple hache à ces immenses forêts, pour reconnaître que de ces montagnes doivent sortir une génération d'hommes qu'on devrait attacher au sol par tous les moyens.

Les Fénéniens sont à nos portes, la suspension de l'*habeas corpus* du mois d'avril dernier va leur être utile, sinon agréable. Messieurs les Anglais, vous devriez bien régler votre affaire Alabama et d'autres, pour voir si nous en serions plus tranquilles.

L'hon. M. Kenny a donné sa résignation comme président du Conseil Privé et remplira les fonctions de Lieut. Gouverneur de la Nouvelle Ecosse en l'absence de Sir Hastings Doyle.

Sa Grandeur Mgr. l'Archevêque de Québec est de retour de la Ville Eternelle.

Le diocèse de Toronto a été érigé en Archevêché. Mgr. Lynch, dans le consistoire du 21 mars, en a été préconisé l'Archevêque. Cette nouvelle province ecclésiastique comprendra tout le Haut Canada.

Le diocèse des Trois-Rivières vient de perdre son premier Evêque dans la personne de Sa Grandeur Mgr. Cook. Né en 1792, il a quitté son troupeau après une carrière qu'il a traversée en faisant le bien.

Sa Grandeur Mgr. Laflèche, Evêque d'Anthédon, son coadjuteur, lui succédera au siège des Trois-Rivières.

Le Révérend Père Royer, de la Compagnie des Oblats de Marie Immaculée, si connu des jeunes gens, et si estimé de ceux qui le connaissent, a été nommé Chapelain de l'expédition du Nord-Ouest. Aimable et bon religieux, votre nouvelle communauté doit offrir un vaste champ à votre zèle. Il y a un bon Dieu pour les soldats, comme pour les ivrognes et les petits enfants, mais il faut pour eux que la religion soit aimable comme François Xavier savait la rendre. Mon père, je vous connais trop pour vous plaindre lorsque vous avez tant de bien à faire.

Montréal, 23 mai 1870.

B. A. TESTARD DE MONTIGNY.

BIBLIOGRAPHIE.

La Province de Québec et l'Immigration Européenne.

C'est une brochure de 142 pages, publiée par ordre du gouvernement de Québec et qui sort de l'imprimerie de l'*Événement*.

M. Tassé, notre estimable Directeur-Gérant, m'a prié d'en rendre compte dans la *Revue*, c'est une tâche agréable qu'il a voulu m'imposer, je m'exécute donc de bonne grâce, quoique j'aie perdu depuis longtemps l'habitude d'écrire.

L'immigration européenne, voilà ce qui préoccupe le présent et l'avenir de notre pays. Il ne faut pas regarder d'un œil envieux le bien-être de son prochain, mais quand on voit tout prospérer autour de soi, il est bien raisonnable de se demander s'il n'y aurait pas moyen d'en faire autant chez soi.

Il n'y a pas à se le cacher, l'immigration se porte partout ailleurs, excepté en Canada.

Il est temps, grandement temps, que l'opinion publique se réveille au sujet d'un événement ou plutôt d'une circonstance, qui augmente de jour en jour l'influence de nos voisins et qui par contre nous affaiblit.

Il est encore très étonnant que l'agriculture et la colonisation soient aussi avancées, si nous tenons compte du défaut de capital et d'immigration qui ont manqué à nos compatriotes pour activer et éclairer leur travail.

Tout au contraire, ils ont toujours été abandonnés à eux-mêmes et en outre il leur a fallu lutter sans cesse contre toute espèce d'écueil, et particulièrement contre la misère qui enchaîne toujours les plus légitimes aspirations.

On a parlé, ces années dernières, du crédit foncier pour fournir des ressources aux cultivateurs et aux colons, et certes, des institutions de ce genre leur auraient été d'un grand prix, car elles auraient eu pour premier résultat de les arracher aux mains des vils usuriers. C'est l'usurier, surtout, qui ruine la plupart de nos cultivateurs. J'ai connu un marchand de la campagne, qui se vantait un jour, de faire vendre la moitié de la paroisse où il résidait, et c'est un des plus considérables d'un de nos florissants comtés. Il y a d'honorables exceptions, mais la plupart de nos marchands de campagne font le commerce d'usurier. Demandez à nos cultivateurs ce qui fait particulièrement leur ruine et ils vous répondront franchement que ce sont les usuriers.

Pourquoi n'aurions nous pas dans les campagnes, des institutions de crédit pour assister le colon et l'agriculteur, comme nous en avons dans les villes pour accommoder le commerce et l'industrie ?

J'entends tous les jours, faire des reproches à l'ignorance et à la routine

de nos cultivateurs. Mais, avons-nous pris jusqu'à présent aucun moyen pour remédier à cette ignorance et à cette routine ?

Si l'immigration leur avait apporté de nouvelles lumières, croyez-vous qu'ils n'en auraient pas profité ? Est-ce l'intelligence qui leur manque ou le travail qui leur fait défaut ? Pas du tout, et pour celui qui compte des cultivateurs ou des colons dans sa famille, lui seul sait, s'ils gagnent leur pain à la sueur de leur front ! Qu'on me donne un point d'appui, disait un savant de l'antiquité, et je soulèverai le monde. Eh ! bien que l'on donne un point d'appui à nos cultivateurs et à nos colons, et vous verrez avant peu, changer la face du sol.

Mais je m'aperçois que je ne rends pas compte du tout de ma brochure et que je me laisse emporter par mes sympathies acquises depuis mon enfance, au cultivateur et au colon, car je les ai vus à l'œuvre, et je n'ai jamais connu de plus rudes, ni de plus courageux travailleurs.

Nous avons dans nos Chambres, de jeunes membres, qui sont sortis de cette classe laborieuse et qui sont arrivés à l'honneur de représenter leurs concitoyens dans les conseils de la nation, par leurs exemples dans une carrière qui a besoin comme toute autre d'hommes instruits et d'expérience, pour être soutenus, je n'ai pas besoin de les nommer, je sais qu'ils ont assez à cœur le bien de leur pays, pour ne pas perdre de vue la classe qu'ils représentent et qu'ils travailleront dans la mesure de leur force à améliorer la condition si honorable de l'agriculteur et du colon et empêcher que le fruit de ses sueurs tombe entre les mains des usuriers.

J'ai peu de chose à dire sur la brochure qui devait faire le sujet de cette notice, elle s'adresse en particulier à l'immigration européenne, et lui fournit d'utiles renseignements sur le mode d'existence, sur l'agriculture, sur l'industrie et sur le commerce du pays.

C'est aux agents nommés par le gouvernement à faire leur devoir et à propager ces renseignements au moyen de sociétés de colonisation, et comme nous avons à Montréal un agent local, M. Chs. E. Belle, nous avons tout lieu d'espérer que les immigrants trouveront en ce Monsieur, un homme dévoué et à la hauteur de la mission que vient de lui confier son gouvernement.

Je conseille la lecture de cette brochure à tous les amis de l'agriculture et de la colonisation, car c'est l'œuvre d'un homme consciencieux et qui fait honneur au département public qu'il dirige.

L. W. TESSIER.

Sketch of the North-West of America. by Mgr. Taché, bishop of St. Boniface, 1868.
Translated from the French, by Captain D. R. Cameron, royal artillery.—John Lovell, Montreal, 1870.

Le Capitaine Cameron est parti l'automne dernier pour se rendre au Fort Garry. On sait comment il a été forcé de rebrousser chemin en compagnie de M. Provencher et quelle part il a eu à prendre aux événements de cette époque mémorable, déjà inscrite dans l'histoire du Nord-Ouest. Si nous avions à faire ici l'éloge du capitaine, nous expliquerions au lecteur, pourquoi il n'a pas obtenu de M. McDougall un certificat de "bonne conduite," pourquoi il a été en butte aux attaques des "loyalists" à tous crins, pourquoi M. Archibald l'a si bien défendu dans les Communes, et pourquoi le gouvernement vient de lui confier un commandement important dans la nouvelle expédition qui s'achemine aujourd'hui vers le Fort Garry. Bor-

nous-nous à signaler l'œuvre consciencieuse et tout-à-fait patriotique qu'il a accomplie en traduisant le livre de Monseigneur Taché.

Les renseignements que nous possédons sur le Nord-Ouest sont éparpillés dans une cinquantaine de volumes, rares et souvent peu conformes à la vérité. Pour connaître un pays, pour juger le peuple qui l'habite, et pour pouvoir en parler sans commettre des erreurs graves, il ne suffit pas de le traverser à la hâte ou d'en adopter quelques traditions de caste comme cela est arrivé en général pour le Canada et pour le Nord-Ouest. Ce qui étonne dans la plupart des récits imprimés, que nous possédons sur ce sujet, c'est la superbe ignorance des écrivains, touchant les choses essentielles. Leurs livres ne manquent ni de sel ni de traits curieux, mais la grande vérité s'y rencontre rarement. Tout compté, nous n'oserions offrir aux lecteurs, que les lettres des missionnaires qui ont résidé et qui demeurent encore au Nord-Ouest. Eux seuls connaissent parfaitement ce dont ils parlent, eux seuls peuvent nous instruire de tout ce qui regarde ce pays. Monseigneur Taché a écrit un ouvrage sur lequel l'on peut s'appuyer, car rien n'y manque : description géographique, géologique, étude de mœurs, examen d'histoire naturelle, exposé des ressources commerciales de la contrée, règlement de la question tant controversée de son climat, enfin tout ce qu'un long séjour peut enseigner à l'homme bien doué qui se donne la peine d'observer, de noter et d'écrire en vue de se rendre utile.

Le capitaine Cameron, qui possède un style de belle littérature, s'est vite persuadé que le meilleur moyen de couper court aux récits fantaisistes des voyageurs et aux exagérations des rapports qui nous parviennent sur le Nord-Ouest, serait de fournir à la population anglaise du Canada une version du livre de Monseigneur Taché.

“ On trouvera dans ces pages, poursuit-il très sensément, des réponses à mille questions peu claires ou mises sous un faux jour. La presse d'Ontario, qui ne se pique pas de puiser ses renseignements dans les livres français, pourra difficilement ne pas tenir compte d'un ouvrage de cette valeur publiée dans sa langue, et, coûte que coûte, la vérité pénétrera partout où elle a pu faire défaut jusqu'ici.”

Nous applaudissons aux efforts du capitaine Cameron, et, sans attendre plus longtemps, nous pouvons constater le double succès qu'il a remporté sur le terrain nouveau où il s'est placé. Les compatriotes anglais ont rendu justice à ses talents d'écrivain et se sont mis à lire son livre. Le reste va de soi. Il ne pourra en résulter que de bons fruits. Le capitaine Cameron est un des hommes trop rares qui savent rester ce qu'ils sont sous le rapport de la nationalité, mais qui trouvent bon que les autres en agissent de même, sans chercher pour cela à méconnaître le patriotisme commun dont chaque canadien doit donner des preuves au besoin. Il n'est pas de l'école de ceux qui impriment dans leurs journaux que Monseigneur Taché mérite la corde (janvier 1870) pour n'avoir pas prévenu le soulèvement au Nord-Ouest et qui trois mois après (avril 1870) s'écrient qu'il la mérite encore davantage pour avoir pacifié les insurgés et empêché par ce fait le Canada de tirer d'eux une éclatante vengeance!

A côté des fanatiques de cette espèce, il fait plaisir de rencontrer des hommes de poids dont les vues ne s'écartent pas de la saine politique nationale et des devoirs qu'impose l'honnêteté, comme c'est le cas pour le capitaine Cameron.

BENJAMIN SULTE.